

LABORATOIRE D'ORALITÉ INCLUSIVE

Séances 2025

Une ressource proposée par la commission égalité de l'APACC

Le laboratoire

Tout d'abord, un bref rappel de notre historique :

Le laboratoire poursuit un chantier commencé il y a quelques années au sein de la commission égalité de l'APACC (association professionnelle des artistes conteuses et conteurs) ayant pour but de travailler à une oralité plus inclusive. Afin de mettre en pratique nos recherches et expérimentations et de les ouvrir à un groupe plus large, des actes collectif (des journées de pratique et/ou de réflexions collectives proposées par l'APACC) sont organisés chaque année par la commission. L'acte collectif de 2025 a laissé le groupe avec l'envie de poursuivre ce travail et cette recherche tout au long de l'année. Nous avons choisi de nous voir en visio-conférence tous les deux mois, et de commencer notre travail en dédiant chacune des séances à une réflexion autour d'un conte type associé au genre du merveilleux.

Note : un résumé de ce que nous entendons par "oralité inclusive est en annexe de ce document

Quelques précisions méthodologiques :

Le processus du labo est le suivant : en fin de séance, nous fixons le conte qui sera abordé lors du prochain rendez-vous. Le ou la responsable du labo choisit une version, en fait une lecture critique au regard des rapports de domination (de genre, classe, race, etc...) et propose une liste de « points de friction » (les endroits du récits véhiculant des stéréotypes). Cette lecture peut alors être enrichie par le groupe, puis chacun-e prépare la séance de son côté. Nous nous retrouvons enfin le jour choisi et chaque personne propose alors ses idées, questionnements et solutions permettant de traiter chacun des points. Je précise qu'il n'y a pas de « bonnes réponses » attendue et que plusieurs chemins peuvent (et doivent) coexister sans que cela soit problématique.

Un petit zoom sur les raisons de notre démarche :

Il me semble important d'exprimer les choses clairement ici afin d'éviter tout malentendu : les membres de ce laboratoire sont très attaché-e-s à la littérature orale et notre but est de transmettre ces histoires avec tout ce qu'elles portent de symboles, de poésie et d'impertinence. Notre objectif n'est pas de « cancel » les contes, ni de les lisser, mais de se partager les moyens d'en évacuer les stéréotypes afin de leur permettre de se déployer dans toute leur beauté et leur intemporelle modernité. Au delà même de notre démarche de justice humaine et sociale, notre démarche tend avant tout à placer nos récits dans la respiration naturelle de la littérature orale, qui traverse le temps en changeant sans cesse de peau.

Note : les versions complètes des contes travaillés sont en annexe de ce document

Laboratoire du 31 mars 2025 : Blanche Neige (version de J et W Grimm)

Points de friction identifiés :

- L'enjeu de la belle mère renvoie à l'injonction à la beauté que subissent les femmes
- La question de la peau blanche associée à la pureté et à la beauté de l'héroïne n'est pas neutre
- La jalousie entre Blanche Neige et sa belle-mère renvoie à une autre injonction patriarcale : la concurrence entre femmes
- On peut noter la marginalisation des personnes atteintes de nanisme
- L'assignation de Blanche Neige au travail ménager (le point « siffler-en-travaillant »)
- Le non-traitement ou la valorisation des figures masculines violentes (la défection parentale du père passée sous silence, la pseudo-compassion du chasseur qui abandonne une jeune fille dans la forêt, le « baiser » du prince de la version Disney)

Injonction à la beauté :

- Proposition 1 : utiliser la version corse « Angiulina » ou encore la version palestinienne « Graine de Grenade ». Dans ces versions, la question de la beauté n'est plus un enjeu direct entre la mère et la fille, il s'agit d'un enjeu social. La question, c'est le regard des autres.
- Dans la version kabyle, « la fille du serpent », la fille a quatorze ans plutôt qu'en avoir sept. Par ailleurs, dans cette version la mère est ambivalente : elle exclut « blanche neige », mais elle la protège également du regard des hommes.
- Proposition 2 : le mot « belle » ne veut pas dire la même chose aujourd'hui qu'autrefois. On peut jouer sur ce mot : la vraie beauté c'est être vivante, animée. Il est possible de prendre ce chemin pour sortir du stéréotype.
- Proposition 3 : puisque ce conte traite en creux de concurrence fille-mère, on peut imaginer changer le sujet de concurrence entre ces deux personnages.

La peau blanche comme symbole de pureté :

- Proposition 1 : passer par n'importe laquelle des autres versions de Blanche Neige règle ce problème, ce n'est pas un motif qui récurrent.
- Proposition 2 : on peut imaginer raconter cette histoire sans associer la peau blanche à un symbole de beauté et/ou de pureté.

Injonction à la concurrence entre les femmes :

- Proposition 1 : il est important de traiter de la jalousie entre la mère et la fille, c'est une étape importante de la vie psychologique. La « méchante mère » n'est qu'un des aspects de la mère, séparé pour les besoins du conte. Il faut parvenir à l'aborder de manière suffisamment profonde pour sortir du stéréotype.
- Proposition 2 : sans rayer la jalousie qui est le cœur de ce récit, il est possible de la traiter socialement et d'exister sur les deux tableaux.

Marginalisation des personnes atteintes de nanisme

- Proposition 1 : remplacer les nains par d'autres aidants présents dans d'autres versions : lutins, dragons ou animaux.
- Proposition 2 : expliquer la figure mythologique du nain afin de ne pas faire de confusion entre les personnages du conte et les personnes de petite taille. Utiliser une enveloppe fantastique pour rendre ces figures mélioratives.
- Proposition 3 : traiter de l'exclusion de la société de ces personnages dans le récit plutôt que de le laisser en creux, en faire une force plutôt qu'une faiblesse.

Assignation au travail ménager :

- Proposition 1 : modifier cette partie du récit en envoyer Blanche Neige travailler avec les nains. Prétexter une maladie ou un accident pour justifier sa présence à la maison quand la reine se présente au logis.
- Proposition 2 : Blanche Neige reste à la maison quand les nains vont à la mine, mais elle s'adonne à des activités non stéréotypées pour les femmes : forge, bûcheronnage, chasse, etc...
- Proposition 3 : il est intéressant de mettre une fille de roi au travail, c'est une manière de payer son loyer, une forme de partage des tâches qui doit être explicité.

Non traitement des figures masculines violentes + quelques points supplémentaires :

- Les hommes violents : il est important de ne pas tomber dans le piège du patriarcat qui excuse les hommes violents ou lâches. Il faut traiter l'absence comme une défaillance parentale et ne pas la passer sous silence. Même chose pour le chasseur, il n'était pas obligé d'abandonner Blanche Neige dans la forêt. Il est important mettre en lumière les failles de ces personnages afin de ne pas véhiculer leur comportement comme étant approprié.
- Le baiser du prince : le prince n'embrasse pas Blanche Neige dans les versions traditionnelles.
- La passivité du personnage principal : le comportement passif de Blanche Neige pose problème. Il faut soit la rendre actrice de son destin et lui donner plus d'emprise sur les choses, soit valoriser cette passivité comme étant une qualité motrice.

Laboratoire du 19 mai 2025 : La fille aux mains coupées (version Ligure)

Points de friction identifiés :

- Le récit excuse tacitement le parent maltraitant au début du récit, son comportement n'est pas traité comme étant dysfonctionnel
- Il n'y a pas de demande de consentement quand le roi trouve la jeune fille et décide de l'épouser sans lui demander son avis
- Le fait que la belle-mère déteste la jeune fille sans autre raison que c'est une belle-mère nous renvoie encore une fois à l'injonction à la concurrence entre femmes
- La maltraitance du passant est curieusement valorisée : il refuse de l'aider à attraper ses enfants dans la fontaine, puis il est posé que les bras de la jeune fille ont repoussé grâce à lui en le présentant comme une incarnation divine sans que rien ne le présente ainsi.
- Bouquet final : le féminicide qui permet le happy-end : on finit en apothéose en brûlant la « méchante » belle-mère pour vivre heureux. Même en partant du principe (discutable) que ce personnage est « mauvais », tout ce qu'elle a fait c'est chasser sa belle-fille à qui il n'est arrivé aucun mal. Ce meurtre est totalement gratuit. (**point non-abordé par manque de temps**)
- Le fait que le roi-père parte en laissant sa femme enceinte et ses futurs enfants n'est pas traité comme une défaillance parentale (**point non-abordé par manque de temps**)
- L'extrême passivité du personnage principal (pas faite par manque de temps) : la gentille petite fille qui obéit à son père quand il veut lui couper les bras, au roi quand il veut l'épouser, à sa belle-mère quand elle la chasse, au roi quand il la retrouve... Elle est docile, passive, accepte toutes les épreuves sans rien dire et est récompensée pour cela (**point non-abordé par manque de temps**)

Excuse tacite du parent maltraitant :

- Proposition 1 : ne pas céder à la tentation d'excuser le père en posant qu'il était « obligé » de couper les bras à sa fille. Traiter un père violent et égoïste, qui se fait prendre dans l'engrenage de la lâcheté et accomplit les pires horreurs pour obéir au diable.
- Proposition 2 : en utilisant les versions comprenant un « marché de dupes » avec le diable, il peut être possible de présenter le père comme victime collatérale puis boureau. Cela ne le dédouane pas, mais il gagne en complexité.
- Proposition 3 : il est possible de raconter cette partie de l'histoire en mettant en avant le fait que la jeune fille se sacrifie pour la famille, elle accepte la situation parce qu'elle est forte, généreuse et sacrificielle.
- Proposition 4 : ce conte a été très christianisé. Certains indices peuvent faire penser que les versions antérieures pouvaient traiter du viol de la fille par son père et de sa fuite de la maison.

Absence de consentement :

- Proposition 1 : dans la mesure où ces deux personnages sont les composantes du « happy end » final, il est important d'apporter du consentement dans leur histoire. Pour cela, il faut leur laisser le temps de faire naître et de vivre leur histoire d'amour et rendre son pouvoir de choix et d'action à la jeune fille. On peut également proposer une ellipse qui prenne le même chemin. On peut encore aller plus loin en laissant le temps à la jeune fille de trouver son autonomie sans bras dans la forêt pour en faire un personnage autonome avant l'arrivée du roi.
- Proposition 2 : il peut être intéressant de travailler la défaillance du roi à l'endroit du consentement, d'en faire un personnage qui se trompe et qui évolue tout au long du récit.
- Proposition 3 : dans la version avec un verger, ce n'est pas le chien qui vient à elle, c'est elle qui va vers le verger, elle y est plus proactive.

Injonction à la concurrence entre femmes :

- Proposition 1 : encore une fois il faut prendre le temps. Si l'histoire d'amour entre la jeune fille et le roi est bien posée, le fait qu'ils soient de naissance différente peut expliquer la colère de la belle-mère. Ce n'est pas très sorore, mais ça se raconte. Il peut même être intéressant de développer des biais de sexismé intégré et de validisme avec ce personnage.
- Proposition 2 : on peut utiliser d'autres versions dans lesquelles les parents du prince sont très bienveillants. Dans celles-ci on ne sait pas d'où viennent les fausses lettres et les parents condamnent ce qu'ils pensent être les actes du fils.
- Proposition 3 : le fait que le roi lui donne des ordres raconte quelque chose de sa place à elle. Une rancœur peut avoir été nourrie et expliquer son comportement.
- Proposition 4 : dans certaines versions, la belle-mère est manipulée par le diable. Cela peut raconter le patriarcat qui tente de détruire la sororité et nous emmener vers quelque chose d'intéressant.

Excuse du passant maltraitant :

- Proposition 1 : si on veut en faire l'intervention d'un personnage merveilleux ambivalent, il faut travailler les paradoxes du personnage, le « ni oui ni non ». En faire un personnage positif qui n'aide pas, volontairement, pour aider.
- Proposition 2 : passer par les aidants merveilleux présents dans d'autres versions : un oiseau ou un autre animal, la divinité de l'eau, etc...
- Proposition 3 : prendre de la distance avec ces « aidants » et assumer le fait qu'elle se sauve elle-même (et son enfant par la même occasion)

Laboratoire du 17 juillet 2025 : L'oiseau d'or (version de J et W Grimm)

Points de friction identifiés :

- L'omniprésence des hommes dans cette histoire : Un roi, trois princes, trois rois étrangers et... une princesse. Voilà une histoire qui est loin de passer le test de Bechdel ! Même si en réalité peu de contes merveilleux le passent, celui ci est vraiment un cas d'école.
- Une histoire de nobles : On sort de la question du genre, mais l'interrogation est intéressante. Cette histoire met en scène des personnages de la haute société interagissant entre eux, sans trop de rapports avec le « peuple ». Est ce une chose que vous traitez ? Si oui, comment ?
- Le baiser sans consentement : Il se jette sur elle et l'embrasse avant de dire quoi que ce soit et lui « demande » de venir avec lui (pas besoin de forcer longtemps pour comprendre qu'il s'agit d'un enlèvement). La violence est passée sous silence, elle est excusée en n'étant pas nommée.
- Le traitement du seul personnage féminin de l'histoire est catastrophique: sa seule caractéristique est d'être belle, tout le monde trouve normal de l'enlever, elle devient le prix d'un pari entre son père et son ravisseur, s'accorde de son statut de récompense sans rien dire, « tombe amoureuse » de son ravisseur (bonjour le syndrome de Stockholm)... Bref. Elle est traitée comme un objet du début à la fin de l'histoire.

L'omniprésence des hommes dans cette histoire :

- Proposition 1 : l'omniprésence des hommes peut être intéressante si on fait du plus jeune prince une jeune princesse. Dès lors l'oppression et la dévalorisation qu'elle subit de la part de son père et de ses frères prend un sens supplémentaire qui peut être intéressant, c'est une femme dans un monde d'hommes qui essaie de tirer son épingle du jeu et finit par gagner.
- Proposition 2 : on peut assumer l'omniprésence des hommes et en faire un « conte de mecs » qui souligne la virilité toxique et la tourne en ridicule. Qui plus est, celui qui s'en sort et qui gagne à la fin est dans une énergie moins brutale, plus féminine, mettre cet aspect en lumière peut être une manière de critiquer la masculinité hégémonique.
- Proposition 3 : il peut être possible de trouver un peu plus de féminin en changeant le genre des animaux. Une louve ou une renarde plutôt qu'un renard ou un loup.

Une histoire de nobles :

- Proposition 1 : attention de ne pas faire d'anachronisme, le « tsar » des contes russes est souvent un simple chef de village. Qui plus est, si on est entre rois et reines le statut social ne se pose pas comme rapport de pouvoir.
- Proposition 2 : il pourrait être possible de faire du roi un riche marchand afin que la question de l'héritage soit posée tout en sortant de la royauté.

Le baiser sans consentement :

- Proposition 1 : on peut proposer une romance au premier regard qui aboutit à un consentement éclairé, ou bien on peut prendre le temps de faire naître leur histoire d'amour avant de les faire partir tous les deux.
- Proposition 2 : le personnage féminin n'est pas une princesse mais une puissante magicienne, il peut ne pas y avoir de baiser du tout. Ce n'est pas une histoire d'amour, mais une alliance.

Le traitement du seul personnage féminin de l'histoire est catastrophique :

- Proposition 1 : on peut raconter la version moldave dans laquelle la fille va au combat.
- Proposition 2 : il faut remettre le personnage là où il doit être : c'est une femme magicienne et/ou une fille de roi. Pourquoi est ce que ça ne serait pas elle qui lui sauterait dessus quand elle le voit ? Elle qui prenne les devants ? Pourquoi ne pas la rendre plus combative à la fin, quand son amant est poussé dans le ruisseau par ses frères ? Même si on est puissante, on peut se retrouver impuissante.
- Proposition 3 : si le renard est une renarde et retrouve forme humaine à la fin, cela peut être elle qui épouse le héros plutôt que la princesse.

Laboratoire du 25 septembre 2025 : La belle au bois dormant (version de Charles Perrault)

Points de friction identifiés :

- Le personnage principal est très stéréotypé « princesse » : les dons des fées sont très stéréotypés : beauté, intelligence, bien danser, bien chanter, etc... Le kit du parfait petit oiseau en cage. Ce que ces dons renvoient de ce que devrait être une fille et/ou une femme est problématique en soi.
- La femme objet : les paysans qui indiquent la voie au prince lui disent qu'elle est « réservée » à un fils de roi. C'est un détail certes, mais ça en dit long sur son statut d'objet et sa nature passive dans cette histoire. Elle est mise dans un château par ses parents. Elle se réveille selon la prophétie. Entretient une histoire secrète avec son prince tant qu'il veut la garder secrète, puis l'officialise quand il le veut. Elle accepte de mourir quand le maître d'hôtel vient la voir (soi disant parce qu'elle est triste, mais ça résonne avec tout le reste). Et elle est enfin sauvée par son époux qui revient au bon moment. Elle ne fait rien par elle-même. Ne décide de rien.
- Le baiser sans consentement pour réveiller l'endormie (absent dans cette version) : je le mets ici pour le traiter tout de même car il s'agit d'un motif récurrent dans les autres versions, attendue des spectatrices. On en fait quoi de ça ?
- L'ambivalence du prince/roi. Encore le parent maltraitant passé sous silence : le prince de cette version ne pose pas de problème au niveau du consentement (suffisamment rare pour le noter), mais il soulève d'autres questions. Il cache sa liaison à sa mère et son père pendant deux ans car il craint sa mère ogresse qui est connue pour dévorer les enfants. Bon. Mais une fois qu'il devient roi, il officialise sa liaison avec la princesse (reine donc) puis part à la guerre en laissant la régence à sa mère dont il sait qu'elle est dangereuse ? Encore une fois, on est sur un père maltraitant par indifférence et/ou distraction qui n'est pas nommé comme tel. Et pompon sur la Garonne, il récolte les lauriers à la fin parce qu'il revient par hasard au bon moment...
- Le stéréotype de la méchante belle-mère : on en a déjà parlé sur d'autres contes, mais en parlant plutôt des marâtres. Et puis c'est toujours intéressant de poser une question plusieurs fois. Le motif « méchante belle-mère » renvoie à la concurrence entre femmes imposée par le patriarcat (le conflit jeune mariée - belle-mère très classique).

Le personnage principal est très stéréotypé « princesse » :

- Proposition 1 : il peut être intéressant de traiter les stéréotypes de ces dons en y allant carrément. On peut assumer l'injonction et le formatage des petites filles.
- Proposition 2 : dans la mesure où ces dons sont sous-exploités dans le récit, il est possible d'en proposer d'autres, moins stéréotypés (intelligence, curiosité, fantaisie, esprit pratique, etc...).
- Proposition 3 : il pourrait être possible d'utiliser ces dons pour mettre au jour une prise de conscience et/ou un apprentissage de la féminité (le don de la dernière fée, associé au sang, serait la puberté qui viendra inexorablement). Si on les associe à un côté « femme parfaite », cela souligne l'immaturité du prince qui la voit comme ça par immaturité émotionnelle.

- Proposition 4 : l'histoire de cette femme est celle d'une vie crédible : elle est bourrée de qualités mais ça lui sert à rien. Cette histoire peut traiter la vie d'un certain nombre de femmes. Ce n'est pas une belle histoire, mais elle peut être proche du réel.

La femme objet :

- Proposition 1 : il est possible de lui rendre son pouvoir d'action en prenant le temps de poser d'autres relations. Laisser éclore tranquillement une vraie histoire d'amour, puis lui faire poser son indépendance, justement parce qu'elle n'a pas décidé de grand chose jusque là. C'est ELLE qui choisit de ne pas officialiser leur relation. Elle veut rester libre. Puis elle accepte de le rejoindre au bout d'un certain temps pour une raison ou une autre. Pour la fin, il est nécessaire qu'elle se sauve elle-même PUIS que son époux revienne.

Autres idées pour la rendre plus active :

- Avant de s'endormir, elle a le temps de prononcer une formule enseignée par sa fée marraine et qui réduit la vieille en un raisin tout sec.
- Au lieu que le prince cache la relation, elle invite le prince à emménager chez elle. Quand l'ogresse (qui pourrait être la vieille qui n'a pas digérée d'avoir été transformée en raisin sec) tend des pièges aux enfants, c'est la princesse déjoue les pièges.
- Proposition 2 : Il ne faut pas changer ce conte. Il faut le raconter tel quel et traiter les problématiques qu'il révèle. C'est intéressant de raconter l'histoire d'une personne qui se réveille à une réalité dure et violente.
- Proposition 3 : il pourrait être intéressant de remplacer le prince par une princesse pour donner au récit une autre dimension.

Le baiser sans consentement pour réveiller l'endormie (absent dans cette version) :

- Proposition 1 : en s'inspirant d'Hathor (la déesse égyptienne), on pourrait utiliser l'échange de souffles plutôt que le baiser (il s'approche d'elle, elle respire son souffle et elle s'éveille). Il peut également être possible de faire chanter le prince pour réveiller la princesse.
- Proposition 2 : encore une fois, on peut raconter ce qui est raconté et traiter le personnage féminin qui subit une agression sexuelle, voire un viol.
- Apport supplémentaire : dans cette perspective, ce conte est un conte féminin et c'est aux femmes de le raconter.
- Proposition 3 : si on eut aller vers une union finale de ces deux personnages, aucun compromis n'est possible avec l'absence de consentement. Dans cette perspective, il est possible de prendre le même chemin de Perrault et gommer l'agression.

L'ambivalence du prince/roi. Encore le parent maltraitant passé sous silence :

- Proposition 1 : il est possible de le rendre plus « droit ». Si c'est elle qui ne veut pas l'épouser, il peut en avoir parlé et ils peuvent considérer cette histoire d'amour comme une « passade ». Finalement elle accepte de l'épouser et devient roi peu après. Il peut ignorer tout de la malignité de sa mère (si c'est une mère) et partir pour régler une situation urgente en laissant une forte protection... Bref, il peut être sincère et aimant sans avoir à transformer le récit.

- Proposition 2 : toujours dans la même ligne, on peut garder ce prince défaillant et raconter les affreux repas du dimanche avec la belle-mère. Ne pas lisser les récits par soucis d'inclusivité, il faut parler des violences qui existent.
- Proposition 3 : on peut raconter ce prince comme un amoureux déficient incapable de se séparer de sa mère.

Le stéréotype de la méchante belle-mère :

- Proposition 1 : raconter des personnages féminins au sexismé intégré est intéressant, mais cela peut être glissant de le faire en tant qu'homme. Il pourrait être possible de traiter un roi qui laisse son trône à son fils suite à un accident de chasse par exemple. Un bon vieux roi à l'ancienne qui ne supporte pas voir cette femme forte diriger son royaume. Et il peut même être un peu ogre...
- Proposition 2 : on peut assumer de raconter une belle mère qui assure le service après vente du patriarcat. L'ambivalence existe chez les femmes également et elle est intéressante à traiter.
- Proposition 3 : on peut garder la fée bienfaitrice qui a « rattrapé le coup » au début de l'histoire dans la suite du récit. Elle accompagne la princesse et lui apprend des formules magiques pour se protéger, elle l'aide à déjouer les pièges de la belle mère. Le rapport d'opposition se jouerait donc ailleurs.

Laboratoire du 18 novembre 2025 : La fille en garçon (version de Muriel Bloch) et la fille soldat (version de Henri Pourrat)

Points de friction identifiés :

Tête de veau (la fille en garçon) :

- Les épreuves stéréotypées : les épreuves sont vraiment du niveau « montre lui une souris et si elle monte sur une chaise en criant, c'est une femme ! ». C'est navrant, mais les personnages qui proposent ces épreuves le sont clairement dans cette version. Qu'en pensez vous ?
- La fin : honnêtement, je n'ai pas grand chose à redire à ce conte. Les personnages masculins sont misogynes et leurs épreuves stéréotypées, mais ils sont antagonistes donc pas de complaisance. Seul bémol : la fin. Le fait que le jeune sultan « fou de rage » la poursuive, la retrouve et l'épouse (et qu'elle consent à ça) se pose comme un « mariage mandatoire de fin de conte merveilleux ». Vous en feriez quoi vous ?
- L'identité de genre et l'orientation sexuelle : aborde t'on la transition de genre avec tout ce que cela raconte aujourd'hui ou s'arrête t'on au travestissement ? Le prince est il tombé amoureux d'un homme ou d'une femme ? Aborde t'on la question de l'homosexualité ?

Le dragon vert (la fille soldat) :

- Le point Woody Allen (ou point « Le bossu ») : le capitaine d'âge mûr et de nature colérique rencontre une jeune fille mineure et veut l'épouser (énorme red flag dès le début du conte). Devant le refus du père il donne de l'argent pour qu'elle soit éduquée, il construit son « épouse idéale » et finit par l'épouser. On est sur une situation d'ascendant et d'emprise qui se fait passer pour une histoire d'amour.
- Le mari jaloux qui tente de commettre un féminicide : bon, je ne pense pas avoir besoin de développer plus que ça non ? Il pense qu'elle l'a trompé et, sans même prendre la peine de s'expliquer avec elle, il l'enferme dans un cercueil et la jette à la mer. Voilà voilà. J'ajoute que le récit est très problématique après cet événement : il déplace la responsabilité des actes de l'homme sur sa « nature colérique » (un peu à la Hercule). C'est un bon gros stéréotype (masculin pour le coup) qu'il faut déconstruire.
- La « réconciliation » avec l'homme violent : à mon sens, le conte pourrait être très bon en l'état s'il ne finissait pas ainsi. Comme pour la belle au bois dormant, le fait qu'ils se retrouvent à la fin du récit, qu'elle le pardonne et qu'ils s'unissent est hautement problématique. Peu importe qu'il s'en veuille, peu importe qu'elle soit innocente, le fait est qu'il a tenté de la tuer.

Tête de veau (la fille en garçon) :

Les épreuves stéréotypées :

- Proposition 1 : Ces épreuves stéréotypées sont intéressantes car elles échouent. Elles ridiculisent les personnages masculins de l'histoire et valorisent les femmes. Il pourrait même être intéressant de grossir un peu le trait pour donner un peu plus à voir le ridicule de la situation. On peut également orienter ce passage vers des stéréotypes modernes.
- Proposition 2 : Il pourrait être possible de renvoyer la balle au public et de leur demander comment ils et elles feraient pour déterminer s'il s'agit d'une femme ou d'un homme. Cela pourrait permettre d'engager la discussion sur le sujet.
- Proposition 3 : On peut essayer de proposer des épreuves ne reposant pas sur des stéréotypes.

L'identité de genre et l'orientation sexuelle :

- Proposition 1 : Aborder la question de la transition de genre serait déplacé dans cette situation, il s'agit d'un travestissement. La transition est une question plus profonde qui mérité d'être mieux traitée que par une farce. Ceci dit, au delà de leur aspect comique, ces travestissements sont intéressants dans ce qu'ils racontent du privilège masculin : à compter du moment où la jeune fille est vue comme un homme, toutes les portes s'ouvrent. Il y a une jubilation à changer de rôle social qui est intéressante à traiter. Il est également intéressant d'aborder l'ambivalence du prince concernant son homosexualité, qui renvoie à l'ambivalence des mouvements virilstes et des boys club à l'ambiance très homoérotique.
- Proposition 2 : Le fait que le prince soit à ce point intéressé par ce jeune homme et épouse la jeune femme peut nous emmener au contraire vers le fait qu'on ne tombe pas amoureux du genre de la personne, mais de la personne elle-même.
- Proposition 3 : Ce n'est pas parce qu'on désire quelqu'un que l'on passe à l'acte, mais il peut y avoir un flou. Inutile d'aller jusqu'à traiter l'homosexualité supposée du prince, cela alourdirait le récit en déplaçant la focale de la jeune fille sur le prince.

La fin :

- Proposition 1 : le mariage final ne semble pas nécessaire de ce conte et est absent d'autres versions. Cela rappelle les mariages pour sauver les apparences après avoir dénoncé les inégalités sociales à la fin des pièces de Molière ou Marivaux. On peut s'en passer.
- Proposition 2 : on pourrait prendre le temps de traiter une histoire d'amour entre ces deux personnages si la fin est moins précipitée et moins articulée autour de la violence et de l'orgueil de l'homme dupé. Il peut faire preuve d'autodérision et de remise en question. On peut aussi aller vers une fin ouverte à ce sujet.

Le dragon vert (la fille soldat) :

Le point Woody Allen (ou point « Le bossu ») :

- Proposition 1 : Il est possible de raconter ce passage de l'histoire en traitant la situation pour ce qu'elle est : une situation d'ascendant et de domination. Situation dont la jeune femme s'extract à travers le récit. On peut mettre un peu plus en avant la tentative de protection du père, et le choix éclairé de la jeune femme de partir avec cet homme plus âgé dont elle est amoureuse malgré tout.
- Proposition 2 : La situation d'emprise n'est pas si évidente que ça, on peut mettre plus en avant le côté « gros nounours de cet homme », ainsi que le fait qu'il est « lié à son voeu ». On peut faire insister la jeune fille elle même pour que ses études soient payées. Elle peut être une femme forte dès le début du récit.
- Proposition 3 : On peut adoucir le capitaine et ajouter du consentement des deux côtés, tout en abolissant la différence d'âge. La formation aux armes peut être dans le passé de cette femme, mettant ces deux personnages sur un pied d'égalité.

Le mari jaloux qui tente de commettre un féminicide :

- Proposition 1 : Aucun déplacement de responsabilité sur ce point. Le capitaine est un homme violent, qui tente de commettre un féminicide, point. Il pourrait être intéressant de planter la graine de cette violence dès le début du récit, pour essayer de donner à voir la fabrique de la violence chez les hommes. Le fait que ces hommes ne sont pas des monstres, juste des hommes dans une société patriarcale et sexiste. Mettre en avant la force de vie de cette femme qui parvient malgré tout à survivre et se sauve elle-même avec l'arme sensée la tuer est également indispensable.
- Proposition 2 : On peut supprimer cette tentative de meurtre et la remplacer par une séparation abrupte sans explications. La violence est là, mais le crime est sorti et on peut continuer à traiter ce personnage masculin sans qu'il soit antagoniste.

La « réconciliation » avec l'homme violent :

- Proposition 1 : Après une tentative de féminicide, il est impossible de donner à voir une réconciliation finale de la victime avec l'agresseur. On peut cependant garder la mise au jour de la supercherie chez le roi, puis le capitaine est extrait de l'histoire, soit par punition du roi, soit par fuite, soit par suicide. S'il faut suivre la trame et proposer absolument une union finale, on peut amener un mariage avec le roi et la faire devenir reine et cheffe des armées.

ANNEXES

Rappel de la démarche “oralité inclusive”

Versions intégrales des contes travaillés

Qu'est ce que l'oralité inclusive ?

L'oralité inclusive est une approche de la narration visant à donner une meilleure visibilité aux femmes et aux autres identités de genre dans nos récits. Celle-ci se pratique par le biais d'une utilisation du langage inclusif (pronoms neutres, mots épicènes, accord de proximité, etc...) ainsi que par une approche consciente et créative du récit (choix des versions, aménagements, etc...).

Comment pratiquer l'oralité inclusive ?

Le langage inclusif

- Utilisons des mots épicènes (neutres au niveau du genre) : «enfants» «camarades» ou des néologismes créatifs : «conteureuse» «chanteureuse», de l'alternance : «les faucheurs et faucheuses» «les combattantes et combattants» ou simplement réhabilitons des mots interdits par nos Académiciens tels autrices, peintresses, philosophesses...
- Utilisons l'accord de proximité : «les conteurs et les conteuses sont belles», ou l'accord de majorité, les filles et le garçon joyeuses... L'oral est plus souple qu'un écrit en ce sens
- Utilisons les prénoms des personnages plutôt que de leurs pronoms (ex : «Camille ouvre la porte...» «Grimparbre monte à l'arbre...»)
- Utilisons de pronoms neutres (iel, ou eil, ou al, ou ul, etc...)

Le travail autour des représentations genrées

- Les aménagements du récit : modifier des éléments d'une scène ou certains personnages afin d'en éliminer les stéréotypes.
- La démarche « femmes puissantes » : construire un répertoire composé de récits dans lesquelles les femmes sont justement représentées et façonnent leurs destins.
- La démarche « jouer avec le genre » : modifier le genre des personnages des récits de son répertoire afin d'en montrer différentes facettes et de proposer une meilleure représentativité.
- Le choix des versions : quand un récit nous plaît mais se présente constellé de stéréotypes de genre, il suffit parfois d'en trouver une version différente (ou bien collectée par quelqu'un d'autre).

Blanche neige

Il était une fois, en plein hiver, quand les flocons descendaient du ciel comme des plumes et du duvet, une reine qui était assise et cousait devant une fenêtre qui avait un encadrement en bois d'ébène, noir et profond. Et tandis qu'elle cousait négligemment tout en regardant la belle neige au-dehors, la reine se piqua le doigt avec son aiguille et trois petites gouttes de sang tombèrent sur la neige. C'était si beau, ce rouge sur la neige, qu'en le voyant, la reine songea: "Oh! si je pouvais avoir un enfant aussi blanc que la neige, aussi vermeil que le sang et aussi noir de cheveux que l'ébène de cette fenêtre !" Bientôt après, elle eut une petite fille qui était blanche comme la neige, vermeille comme le sang et noire de cheveux comme le bois d'ébène, et Blanche-Neige fut son nom à cause de cela. Mais la reine mourut en la mettant au monde.

Au bout d'un an, le roi prit une autre femme qui était très belle, mais si fière et si orgueilleuse de sa beauté qu'elle ne pouvait supporter qu'une autre la surpassât. Elle possédait un miroir magique avec lequel elle parlait quand elle allait s'y contempler:

*Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Qui est la femme la plus belle ?*

Et le miroir lui répondait:

Vous êtes la plus belle du pays, Madame.

Alors la reine était contente, car elle savait que le miroir disait la vérité.

Blanche-Neige cependant grandissait peu à peu et devenait toujours plus belle; et quand elle eut sept ans, elle était belle comme le jour et bien plus belle que la reine elle-même. Et quand la reine, un jour, questionna son miroir:

*Miroir, gentil miroir, dis moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle ?*

Le miroir répondit:

*Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
mais Blanche-Neige l'est mille fois plus que vous.*

La reine sursauta et devint jaune, puis verte de jalousie; à partir de cette heure là, elle ne pouvait plus voir Blanche-Neige sans que le coeur lui châvirat dans la poitrine tant elle la haïssait. L'orgueil poussa dans son coeur, avec la jalousie, comme pousse la mauvaise herbe, ne lui laissant aucun repos ni de jour, ni de nuit. Elle appela un chasseur et lui dit: "Tu vas prendre l'enfant et l'emmener au loin dans la forêt: je ne veux plus la voir devant mes yeux. Tu la tueras et tu me rapporteras son foie et ses poumons en témoignage."

Le chasseur obéit et emmena l'enfant; mais quand il tira son couteau de chasse pour plonger dans le coeur innocent de Blanche-Neige, elle se prit à pleurer et lui dit:

- Oh ! Laisse moi la vie sauve, mon bon chasseur: je m'enfuirai à travers bois et ne reparâtrai jamais !

Elle était si belle que le chasseur s'apitoya et lui dit: "Sauve toi ma pauvre petite !" Il était certain, au dedans de lui-même, que les bêtes sauvages auraient tôt fait de la dévorer; mais il n'en avait pas moins le coeur soulagé d'un gros poids en évitant ainsi de la tuer de sa main; et comme un marcassin passait par là, il l'abattit et le dépouilla rapportant son foie et ses poumons à la reine, en guise de preuve. Il fallut que le cuisinier les mît au sel et les fit cuire, après quoi la mauvaise femme les mangea, en croyant se repaître du foie et des poumons de Blanche-Neige.

Dans la vaste forêt, la malheureuse fillette était désespérément seule et tellement apeurée

qu'elle regardait, pour ainsi dire, derrière chaque feuille sur les arbres, ne sachant que faire ni que devenir. Elle commença à courir, s'écorchant aux épines et sur les pierres pointues, voyant sauter devant elle les bêtes sauvages qui venaient la frôler, mais qui ne lui faisaient pas de mal. Tant que ses petits pieds voulaient bien la porter, elle courut ainsi droit devant, et quand tomba la nuit, n'en pouvant plus, elle eut la chance de voir une toute petite maison où elle entra pour se reposer. Tout était petit dans cette maison en miniature, mais si propre et si charmant que c'est impossible de le dire. Il y avait une petite table qui était déjà mise, avec sa nappe blanche et sept petites assiettes ayant chacune son couvert: le petit couteau, la petite cuiller, la petite fourchette et le petit gobelet. Sept petits lits s'alignaient côté à côté le long du mur, bien faits, et tous avec de beaux draps blancs et frais.

Blanche-Neige avait si grand-faim et si terriblement soif qu'elle prit et mangea un petit peu dans chaque petite assiette, puis but une gorgée de vin dans chaque petit gobelet; à chaque place aussi, elle avait pris une bouchée de pain. Après, comme elle était si fatiguée, elle voulut se coucher, mais aucun des petits lits n'était à sa taille: celui-ci était trop long, celui-là trop court, un autre trop étroit; bref, elle les essaya tous et le septième enfin lui alla parfaitement. Elle y resta couchée, fit sa prière et s'endormit.

Les maîtres du logis ne rentrèrent chez eux que lorsqu'il faisait déjà nuit noire, et c'étaient les sept nains qui piochent et creusent les montagnes pour trouver les filons de minerais. Ils allumèrent leur petite bougie et s'aperçurent, avec la lumière que quelqu'un était entré chez eux, parceque tout n'était pas parfaitement en ordre ni exactement comme ils l'avaient laissé en partant.

- Qui s'est assis sur ma chaise? demanda le premier.
- Qui a mangé dans ma petite assiette? fit le second.
- Qui a pris un morceau de mon petit pain? dit le troisième.
- Qui m'a pris un peu de ma petite potée? s'étonna le quatrième.
- Qui a sali ma petite fourchette? questionna le cinquième.
- Qui s'est servi de mon petit couteau? interrogea le sixième.
- Qui a bu dans mon petit gobelet? s'inquiéta le septième enfin.

Le premier, en regardant un peu partout autour de lui, vit alors qu'il y avait un creux dans son lit et il s'exclama: "qui s'est allongé sur mon petit lit?" Les six autres accoururent et s'écrièrent tous, les uns après les autres: "dans mon petit lit aussi quelqu'un s'est couché!"

Tous, sauf le septième, toutefois, qui arriva devant son lit et vit Blanche-Neige qui était couchée et qui dormait. Il appela les autres qui galopèrent jusque là et poussèrent des cris de surprise et d'admiration et levant haut leur petit bougeoir pour éclairer Blanche-Neige.

- Ô mon dieu! Ô mon dieu! s'exclamaient-ils tous, la belle enfant! Comme elle est mignonne! Comme elle est jolie!

Leur joie était si grande qu'ils ne voulaient pas la réveiller et la laissèrent dormir dans le lit où elle était. Le septième nain s'en alla dormir avec ses compagnons, une heure avec chacun et la nuit fut passée. Au jour, quand Blanche-Neige se réveilla elle eut grand peur en voyant les sept nains; mais ils se montrèrent très amicaux avec elle et lui demandèrent:

- Comment t'appelles-tu?
- Je m'appelle Blanche-Neige, leur répondit-elle.
- Comment es-tu venue dans notre maison?

Elle leur raconta que sa marâtre avait voulu la faire mourir, mais que le chasseur lui avait laissé la vie sauve et qu'elle avait couru toute la journée sans s'arrêter, jusqu'au moment qu'elle avait trouvé leur maisonnette.

- Veux-tu prendre soin de notre ménage? lui demandèrent les nains. Tu feras la cuisine, les lits, la lessive, la couture, le tricot, et si tu tiens tout bien propre et bien en ordre, nous pourrions te garder avec nous et tu ne manquerais de rien.

- Oh! oui, de tout mon coeur! dit Blanche-Neige. (Et elle resta avec eux).

Elle leur faisait le ménage et leur tenait la petite maison bien propre et bien en ordre, et les

nains s'en allaient le matin chercher dans la montagne les minéraux et l'or; ils ne revenaient qu'à la nuit, et il fallait alors que leur repas fût prêt. Toute la longue journée Blanche-Neige restait seule, et les gentils petits nains l'avertirent prudemment et lui dirent: "Tiens-toi bien sur tes gardes à cause de ta belle-mère: elle ne tardera pas à savoir que tu es ici. Ne laisse donc entrer personne!"

La reine, en effet, quand elle crut avoir mangé le foie et les poumons de Blanche-Neige, ne douta plus dans sa pensée d'être de nouveau la première et la plus belle du royaume. Elle s'en alla devant son miroir et lui parla:

*Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
quelle est de toutes la plus belle ?*

Alors le miroir répondit:

*Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
Mais Blanche-Neige sur les monts
Là-bas, chez les sept nains,
Est belle plus que vous, et mille fois au moins !*

Elle frémît, car elle savait que le miroir ne pouvait pas dire un mensonge, et elle sut ainsi que le chasseur l'avait trompée et que Blanche-Neige vivait toujours. Alors elle se mit à réfléchir et à réfléchir encore au moyen de la supprimer, car si la reine n'était pas la plus belle de tout le pays, la jalousie la dévorait et ne la laissait pas en repos. Et pour finir, quand elle eut forgé quelque chose, elle se barbouilla le visage et se rendit méconnaissable en s'habillant comme une vieille colporteuse: "De beaux articles à vendre! Rien que du beau, je vends!" Blanche-Neige vint regarder à la fenêtre et cria: - Bonjour, ma bonne dame, qu'est-ce que vous vendez? - Du bel article, du bon article, répondit-elle, du lacet de toutes les couleurs!

En même temps elle en tirait un pour montrer: un beau lacet tressé de soie multicolore.

"Cette brave femme, pensa Blanche-Neige, je peux la laisser entrer!" Elle déverrouilla et la fit entrer pour lui acheter le beau lacet multicolore qu'elle voulait mettre à son corset.

- Mais mon enfant, de quoi as-tu l'air? s'exclama la vieille. Viens ici, que je lace un peu proprement!

Blanche-Neige, sans méfiance, vint se placer devant la vieille et la laissa lui mettre le nouveau lacet; mais la vieille passa si vite le lacet et le serra si fort que Blanche-Neige ne put plus respirer, suffoqua et tomba comme morte.

- Et voilà pour la plus belle! ricana la vieille qui sortit précipitamment.

Le soir venu (mais ce n'était pas bien longtemps après) les sept nains rentrèrent à la maison: quel ne fut pas leur effroi en voyant leur chère Blanche-Neige qui gisait sur le sol, inerte et immobile comme si elle était morte! Ils la redressèrent tout d'abord, et en voyant comme elle était sanglée dans son corset, ils se hâtèrent d'en couper le lacet; le souffle lui revint petit à petit et elle se ranima peu à peu. Lorsque les nains apprirent ce qui lui était arrivé, ils lui dirent: "Cette vieille colporteuse n'était nulle autre que la maudite reine. A l'avenir, garde-toi bien et ne laisse entrer nul être vivant quand nous n'y sommes pas!"

La méchante femme, de son côté, aussitôt rentrée chez elle s'en alla devant son miroir et le questionna:

*Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle?*

Et le miroir répondit comme devant:

*Dame la reine, ici, vous êtes la plus belle,
Mais Blanche-Neige sur les monts
Là-bas, chez les sept nains,
Est plus belle que vous, et mille fois au moins!*

son sang s'arrêta quand elle entendit ces paroles qui lui révélaient que Blanche-Neige, une fois encore, avait pu échapper à la mort. "A présent, pensa-t-elle, je vais composer quelque chose à quoi tu n'échapperas pas!"

Recourant alors aux artifices des sorcières qu'elle connaissait bien, elle fabriqua un peigne empoisonné. Ensuite elle se grima et s'habilla en vieille femme, mais avec un autre air que la fois précédente. Ainsi travestie, elle passa les sept montagnes pour aller jusque chez les sept nains, frappa à la porte et crio:

- Beaux articles à vendre! Beaux articles!

Blanche-Neige regarda dehors et crio:

- Allez vous-en plus loin! Je ne dois laisser entrer personne dans la maison!

- Il n'est pas défendu de regarder! répondit la fausse vieille en tirant le peigne empoisonné pour le lui faire voir à travers la fenêtre.

La petite le trouva si beau qu'elle ne put pas résister et qu'elle ouvrit la porte pour acheter le peigne à cette vieille femme.

- Et à présent laisse-moi faire, lui dit la vieille, je vais te peigner un peu comme il faut!

La pauvre Blanche-Neige, sans réfléchir, laissa faire la vieille, qui lui passa le peigne dans les cheveux; mais à peine avait-elle commencé que le poison foudroya Blanche-Neige, qui tomba de tout son long et resta là, sans connaissance.

- Et voilà pour toi, merveille de beauté! ricana la vieille qui s'éloigna bien vite.

Par bonheur, la nuit ne tarda pas à venir et les sept nains à rentrer. En voyant Blanche-Neige étendue sur le sol, ils pensèrent tout de suite à l'affreuse marâtre, cherchèrent ce qu'elle avait bien pu faire et trouvèrent le peigne empoisonné; dès qu'ils l'eurent ôté de ses cheveux, Blanche-Neige revint à elle et leur raconta ce qu'il lui était arrivé. de nouveau, ils la mirent en garde et lui recommandèrent de ne jamais plus ouvrir la porte à qui que ce soit.

Quand à la reine, aussitôt de retour, elle alla s'asseoir devant son miroir et demanda:

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume

Quelle est de toutes la plus belle?

Et le miroir répondit encore comme devant:

Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,

Mais Blanche-Neige sur les monts

Là-bas, chez les sept nains,

Est plus belle que vous, et mille fois au moins!

Quand le miroir eut ainsi parlé, la reine trembla de rage et de fureur et s'écria:

- Il faut que Blanche-Neige meure, même si je dois y laisser ma vie!

Alors, elle alla s'enfermer dans une chambre secrète où personne n'entrait jamais, et là, elle confectionna un terrible poison avec lequel elle fit une pomme empoisonnée, mais alors empoisonnée! Extérieurement, elle était très belle, bien blanche avec des joues rouges, et si appétissante que nul ne pouvait la voir sans en avoir envie; mais une seule bouchée, et c'était la mort.

Lorsque ses préparatifs furent achevés avec la pomme, la reine se brunit la figure et se costuma en paysanne, puis se rendit chez les sept nains en passant les sept montagnes. Quand elle eut frappé à la porte, Blanche-Neige passa la tête par la fenêtre et lui dit:

- Je ne peux laisser entrer personne au monde: les sept nains me l'ont défendu.

- Cela m'est égal, dit la paysanne, je saurai bien me débarrasser quand même de mes pommes. tiens, je vais t'en donner une!

- Non, merci, dit Blanche-Neige. Je ne dois rien accepter non plus.

- Aurais-tu peur du poison? dit la paysanne. regarde: je coupe la pomme en deux; la moitié rouge, c'est pour toi, et la blanche, je la mange moi.

Parce que la pomme avait été faite si astucieusement que la moitié rouge était seule empoisonnée. Blanche-Neige avait grande envie de cette belle pomme, et quand elle vit la paysanne croquer à belles dents dans sa moitié de pomme, elle ne put pas résister et tendit le

bras pour prendre l'autre moitié. Mais à peine la première bouchée fut-elle dans sa bouche qu'elle tomba morte sur le plancher. La reine l'examina avec des regards cruels et partit d'un grand éclat de rire, en s'écriant cette fois avec satisfaction:

- Blanche comme neige, rouge comme sang, noire comme le bois d'ébène, ce coup-ci les nains ne pourront plus te ranimer!

Et dès qu'elle fut devant son miroir, elle le questionna:

Miroir, gentil miroir, dis-moi dans le royaume

Quelle est de toutes la plus belle?

Alors et enfin, le miroir répondit:

Vous êtes la plus belle du pays, Madame!

Et là, son cœur envieux fut apaisé autant que peut être apaisé un cœur envieux.

Les nains, quand ils revinrent le soir à la maison, trouvèrent Blanche-Neige étendue sur le plancher; mais cette fois elle n'avait plus de souffle et elle était vraiment morte. Ils la relevèrent; ils cherchèrent bien partout s'ils ne trouvaient pas quelque chose d'empoisonné; ils lui défirent son corset; ils peignèrent ses cheveux; ils la lavèrent avec de l'eau, puis avec du vin: mais rien de tout cela n'y fit; morte elle était, la chère petite, et morte elle resta.

Ils la couchèrent sur une civière, et tous les sept, ils restèrent à côté et la pleurèrent pendant trois jours. Puis ils pensèrent à l'enterrer; mais elle était encore aussi fraîche que si elle eût été vivante et elle avait encore toutes ses couleurs et ses belles joues rouges.

- Nous ne pouvons pas l'enfouir comme cela dans la terre noire! dirent-ils.

Alors ils lui firent faire un cercueil de verre afin qu'on pût la voir de tous les côtés, puis ils l'y couchèrent et écrivirent dessus son nom en lettres d'or, en grandes, belles lettres capitales, sous lesquelles ils écrivirent encore qu'elle était une princesse, fille de roi. Ensuite ils portèrent le cercueil au haut de la montagne; et depuis ce moment là il y eut toujours l'un des septs qui y resta pour la garder. Et les bêtes y venaient aussi et pleuraient Blanche-Neige: d'abord ce fut une chouette, puis un corbeau, et une colombe en dernier.

Longtemps, longtemps Blanche-Neige resta là, dans son cercueil de verre, sans changer du tout; le temps passa et passa, mais elle était toujours aussi fraîche, aussi blanche que neige, aussi vermeille que le sang, aussi noire de cheveux que l'ébène poli, et elle avait l'air de dormir.

Et puis un jour, il arriva qu'un prince, qui s'était égaré dans la forêt, passa la nuit dans la maison des nains. Il vit sur la montagne le cercueil dans lequel était exposée Blanche-Neige, qu'il admira beaucoup, et il lut aussi ce qui était écrit dessus en grandes lettres d'or. Alors il dit aux nains:

- Laissez-moi emporter le cercueil: je vous donnerai en échange ce que vous voudrez.

- Pour tout l'or du monde, tu ne pourras nous l'acheter! répondirent-ils.

- Alors donnez-le moi, reprit le prince, parceque je ne puis pas vivre sans admirer Blanche-Neige, et je la traiterai et la vénérerai comme ma bien aimée, comme ce que j'ai de plus cher au monde!

Les bons nains, en entendant ses paroles, s'émurent de compassion pour lui et lui donnèrent le cercueil. Le prince le fit prendre par ses serviteurs, qui le chargèrent sur leurs épaules et l'emportèrent. Mais voilà qu'ils trébuchèrent contre une racine en la portant, et la secousse fit rendre à Blanche-Neige le morceau de pomme qui lui était resté dans le gosier. Ainsi libérée, elle ouvrit les yeux soulevant le couvercle de verre et se redressa, ayant retrouvé la vie.

- Ô mon dieu, mais où suis-je? s'exclama-t-elle.

- Tu es près de moi! lui répondit le prince tout heureux, avant de lui raconter ce qui s'était passé. Puis il dit:

- Je t'aime et tu m'es plus chère que tout au monde. Viens, accompagne-moi au château de mon père: tu seras mon épouse.

Alors Blanche-Neige s'éprit de lui et elle l'accompagna, et leurs noces furent célébrées dans la

magnificence et la somptuosité.

Mais à ce grand mariage princier, la reine terrible et maudite marâtre de Blanche-Neige fut invitée aussi; et quand elle se fut richement habillée et parée elle alla devant son miroir pour lui poser sa question:

*Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Qui est la femme la plus belle?*

Et le miroir lui répondit:

*Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
Mais la nouvelle reine est mille fois plus belle.*

Un juron échappa à l'horrible femme qui fut prise d'effroi, d'un tel effroi qu'elle ne savait plus que devenir. Pour commencer, son idée fut de ne pas aller du tout aux fêtes du mariage; mais elle ne put y tenir et il fallut qu'elle y allât, dévorée par la jalousie pour voir cette jeune reine.

Lorsqu'elle fit son entrée, elle reconnut immédiatement Blanche-Neige, et la peur qu'elle en eut la cloua sur place, sa terreur l'empêcha de bouger. Mais on lui avait préparé des souliers de fer qui étaient sur le feu, à rougir: on les lui apporta avec des tenailles et on les mit devant elle, l'obligeant à s'en chausser et à danser dans ces escarpins de fer rouge jusqu'à sa mort, qui suivit bientôt.

*Jakob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859) Grimm
Publié en 1812 dans les Contes d'enfants et du foyer.*

5.

LA FILLE AUX BRAS COUPÉS

DL Y AVAIT UNE FOIS un pêcheur qui avait trois enfants et qui était veuf. Il allait à la pêche et ne prenait jamais de poissons. Un jour, dans son désespoir, il se mit à blasphémer. En ce moment il vit venir un monsieur qui lui demanda ce qu'il avait.

Il répondit :

« Beau monsieur, je me trouve dans la misère, j'ai trois enfants à nourrir, et je ne prends jamais de poissons. »

Alors ce monsieur lui donna un sac d'argent et lui dit :

« Il faut que tu me donnes ta fille. »

Il fut tout étonné de la demande, car il était si pauvre. Cependant, de retour à la maison avec le sac d'argent, sur la demande de ses enfants qui

25

James Bruyn Andrews *Contes de la Riviera*
Éditions Auberon, 2008

voulaient savoir d'où venait cela, il dit qu'un monsieur le lui avait donné à la condition de lui donner sa fille la plus âgée en retour.

La fille répondit alors qu'il en fit ce qu'il voulait. Le lendemain, le monsieur alla prendre la fille et, comme elle avait fait le signe de la croix avec de l'eau bénite, il ne put la toucher et il dit au père de lui enlever l'eau bénite. Le lendemain, il revint et, comme la fille avait encore fait le signe de la croix avec de l'eau bénite qu'elle avait cachée à la maison, il dit au père de couper les bras à sa fille, autrement il lui redemanderait le sac d'argent. Ce père ne savait comment le dire à sa fille ; enfin, un beau soir, il finit par tout lui dire.

La fille répondit :

« Il vaut mieux que vous me coupiez les bras, car nous n'avons plus l'argent, puisque, vous le savez, nous en avons payé toutes les dettes. »

Alors cet homme fut obligé de couper les bras à sa fille et le lendemain matin ce monsieur vint et vit cette fille sans bras, il lui dit : « Maintenant je puis te prendre, car tu ne peux plus faire le signe de la sainte croix » ; ainsi ils connurent que c'était le diable. Alors il la prit et la mit sur ses épaules et il passa à travers les déserts. Notre Seigneur la lui faisait paraître toujours plus pesante tant et plus qu'il en fut réduit à l'abandonner en la jetant dans un ruisseau. Cette pauvre fille se trouvant perdue fit tout ce qu'elle put, se leva et se mit à marcher. Elle finit par trouver une grotte où elle se réfugia. Au moment où elle ne savait comment apaiser sa faim elle vit arriver un chien qui lui apportait tout ce que son maître lui donnait.

Un jour, le roi, qui donnait un grand dîner, vit ce chien qui n'avait plus que la peau et les os, et il demanda à ses domestiques s'ils ne lui donnaient rien à manger.

Les domestiques lui dirent :

« Oui, mais le chien sort toujours avec le morceau à la gueule. »

Alors le maître suivit ce chien et il vit qu'il apportait ce qu'il avait reçu dans une grotte. Et il vit cette jeune fille qui était toute nue.

« Que faites-vous ici, sortez. »

— Je ne puis sortir si vous ne me jetez votre manteau. »

Alors le roi la mit sur son cheval et la conduisit avec lui dans son palais. La mère du roi, quand elle la vit arriver, dit à son fils :

« Que m'as-tu amené ici ?

— De ce que je vous ai amené vous aurez soin. »

Un jour le roi alla à la guerre et, avant de partir, il dit à sa mère :

« Vous aurez soin de ma femme et de ce qu'elle fera. »

Toutes les lettres que la mère du roi recevait étaient détournées et remplies par d'autres et la belle-mère disait :

« Vous voyez, votre mari vous dit de vous en aller. »

Et elle répondait :

« Je m'en irai. »

Un jour elle se coucha et eut deux enfants, un fils et une fille. Le garçon avait une épée au front et la fille avait une étoile. Alors la mère écrivit qu'elle avait eu un chien et un chat. Le roi lui répondit qu'elle eût soin du chien et du chat. Alors la belle-mère se décida à rendre sa belle-fille tellement malheureuse qu'il fallût qu'elle partît.

La belle-fille dit :

« Faites-moi une besace, passez-la-moi au cou et mettez-y mes deux enfants. »

Les deux enfants lui demandèrent à boire. Voyez dans quelle situation elle se trouvait étant sans bras. En ce moment un vieillard vint à passer et elle lui dit :

« Bel homme, donnez un peu à boire à ces enfants. »

— Donnez-leur-en vous-même.

— Ne voyez-vous pas que je suis sans bras.

— Arrangez-vous ! »

Alors elle se baissa pour essayer de leur donner à boire et les enfants roulent dans la rivière :

« Bel homme, prenez-les-moi vite, l'eau les entraîne. »

— Tirez-vous d'affaire ! »

Elle se jeta dans la rivière et les bras lui revinrent. Il faut que ce vieillard fût Notre Seigneur ! Elle se mit à marcher et elle trouva un palais avec des domestiques et avec tous les biens de Dieu. Elle s'y trouvait comme une reine. Un soir qu'il pleuvait on entendit frapper, le domestique va ouvrir la porte et voit un monsieur à cheval et il va le dire à sa maîtresse qui lui dit :

« Faites-le entrer et ayez soin de son cheval. »

Alors cette dame le fit mettre devant le feu. Ce monsieur était triste et la dame lui dit :

« Qu'avez-vous ?

— J'avais une femme sans bras et ma mère l'a fait partir et je ne sais où la chercher.

— Consolez-vous, vous la retrouverez.

— Vous avez deux beaux enfants et moi qui dois en avoir deux, je ne sais où ils sont. »

Ces deux enfants lui montaient toujours dessus et disaient :

« Relève la jambette de mon père le roi !

— Que disent ces enfants ?

— Ces enfants attendent leur père et ils croient que vous l'êtes. »

Cette dame fit préparer un bon souper et cet homme soupirait toujours. Alors elle lui dit :

« Ne soupire plus, car je suis ta femme.

— C'est impossible parce que ma femme était sans bras ! »

Alors elle lui fit voir l'anneau qu'il lui avait donné et qu'elle avait pendu au cou. Alors sa femme lui raconta toute son histoire. Ils retournèrent au pays et ils prirent la mère du roi et ils la brûlèrent.

Conté par M^{me} Firpu.

Comparer : 42, 58. — Cosquin, 35. — Sébillot, I, 15, II, 39. — Bladé, C. G. II, p. 126. — Grimm, 31. — Basile, III, 2. — Jones, 36. — Legrand, p. 244.

L'Oiseau d'or (Der goldene Vogel)

Wilhelm et Jacob Grimm (1785-1863)

Il y avait une fois un roi qui possédait derrière son palais un joli jardin où se trouvait un arbre qui portait des pommes d'une couleur d'or. Il arriva qu'en automne, lorsque les pommes furent mûres, le roi les compta, et que le jour suivant il s'en trouva une de moins. En conséquence, le roi ordonna qu'à l'avenir quelqu'un veillerait toutes les nuits au pied de l'arbre. Comme il avait trois fils, il confia d'abord ce soin à l'aîné; mais vers minuit celui-ci n'eut plus la force de lutter contre le sommeil, et le matin suivant il manquait une deuxième pomme.

Le second fils fut chargé de veiller la nuit suivante; mais il ne fut pas plus heureux que son frère; il s'endormit vers minuit, et le lendemain il manquait une nouvelle pomme.

Vint le tour du troisième fils, qui était disposé à monter bravement sa garde; mais le roi n'avait pas grande confiance dans le résultat de sa bonne volonté, pensant que, puisqu'il était le plus jeune, il serait moins capable encore que ses frères de résister au sommeil ; à la fin pourtant il consentit à lui laisser passer la nuit dans le jardin. Le jeune homme alla donc se poster sous l'arbre, y fit sentinelle, et ne permit pas au sommeil de fermer ses paupières. Lorsque sonna minuit, il entendit quelque chose bruire dans l'air, et il vit, à la clarté de la lune, s'approcher en volant de son côté un oiseau dont le plumage était entièrement d'or. Celui-ci s'abattit sur l'arbre, et il était sur le point d'enlever une pomme avec son bec, lorsque le jeune homme lui envoya une flèche. L'oiseau s'envola, mais la flèche avait touché une de ses ailes, d'où une plume d'or se détacha et tomba à terre. Le jeune homme la ramassa, et la porta le lendemain matin au roi, en lui racontant ce qu'il avait vu pendant la nuit. Le roi assembla son conseil, et chacun fut d'avis qu'une telle plume valait autant que le royaume tout entier.

— Si cette plume a un si grand prix, dit le roi, il ne peut me suffire de ne posséder que celle-là, je veux avoir l'oiseau lui-même.

L'aîné de ses fils se mit donc en campagne, et plein de confiance dans son habileté, il se flattta de trouver bientôt l'oiseau d'or. Après avoir marché longtemps, il aperçut un renard assis sur la lisière d'un bois, arma son fusil, et coucha l'animal enjoue. Le renard lui cria:

— Ne me tue pas, car je veux te donner un bon conseil : tu es sur la bonne route pour trouver l'oiseau d'or; tu arriveras ce soir dans un village où tu verras deux auberges en face l'une de l'autre; l'une d'elles sera brillante de lumière, et tu y entendras rire et chanter ; n'y va point; mais entre avec confiance dans l'autre, malgré son extérieur misérable.

— Comment un aussi sot animal pourrait-il me donner un conseil raisonnable? pensa le prince; et il lâcha son coup, mais sans atteindre le renard qui dressa sa queue et disparut comme un éclair dans le bois.

Le voyageur continua sa route et arriva le soir dans le village où se trouvaient les deux auberges : dans l'une on chantait et l'on dansait; l'autre, au contraire, avait une apparence de tristesse et d'abandon.

— Je serais bien sot, pensa le prince, d'entrer dans cette misérable bicoque, de préférence à cette

maison où l'on s'amuse si bien.

En conséquence, il entra dans l'auberge bruyante, y vécut dans la bonne chère et le plaisir, et oublia l'oiseau d'or et son père.

Lorsqu'il se fut écoulé quelque temps sans qu'on vît revenir le prince au palais, son frère cadet partit à son tour, dans le but de chercher l'oiseau d'or. De même que son frère, il rencontra le renard dont il méprisa également les conseils. Il arriva en face des deux auberges, et à la fenêtre de celle où retentissaient les cris de fête, il aperçut son frère qui lui fit signe de venir; II n'eut pas la force de résister, entra dans l'auberge et se mêla aux joyeux convives.

De nouveau s'écoula quelque temps, et comme ses aînés ne revenaient pas, le plus jeune des princes voulut aussi tenter son étoile. Le père n'y voulut pas d'abord consentir, pensant qu'il aurait moins de prudence que ses frères et qu'il lui arriverait sans doute quelque malheur qui le priverait de lui pour toujours. Mais à la fin, cédant à ses instances, il lui permit de partir. Cette fois encore, le renard était assis sur la lisière du bois, et comme précédemment, il demanda grâce pour sa vie en échange de son bon conseil. Le jeune homme avait un bon cœur; il dit au renard:

— Sois tranquille, mon ami, je ne te ferai point de mal.

— Tu n'auras pas lieu de t'en repentir, répondit le renard, et pour arriver plus vite à tes fins, viens fasse air sur ma queue.

A peine le prince y fut-il assis, que le renard se mit à courir, à courir si vite en sautant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Quand ils furent arrivés au village, le jeune homme mit pied à terre, suivit le bon conseil du renard et entra sans se retourner dans la pauvre auberge où il passa paisiblement la nuit. Le lendemain matin, il n'eut pas plutôt quitté le village, qu'il rencontra le renard assis au coin d'un champ.

— Je veux, cria ce dernier, te dire ce qui te reste à faire. Continue de marcher toujours tout droit devant toi; tu arriveras enfin près d'un château devant lequel tu verras tout un régiment de soldats couchés par terre: que cela ne t'inquiète pas, car tous ces soldats seront alors en train de dormir et de ronfler : passe au milieu d'eux, pénètre dans le château, traverse les nombreux appartements jusqu'à ce que tu parviennes dans une chambre, où dans une cage de bois tu verras perché un oiseau d'or. A côté, se trouve une cage magnifique et tout entière d'or, mais ne va pas tirer l'oiseau de sa cage modeste pour le placer dans la cage précieuse ; sinon, tu te repentiras de ne m'avoir point écouté.

Cela dit, le renard dressa de nouveau sa queue, et le prince s'y assit: puis l'animal se remit à courir, à courir si vite en bondissant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Lorsqu'il arriva près du château, il trouva tout dans l'état que le renard lui avait annoncé. Le prince pénétra jusque dans la chambre où l'oiseau d'or se trouvait renfermé dans une cage de bois; près de là s'en trouvait une autre en or massif; il vit en outre dans la chambre les trois pommes d'une couleur d'or qui avaient été dérobées dans le jardin du roi son père. La pensée lui vint aussitôt qu'il serait ridicule de transporter un si bel oiseau dans une si pauvre cage; il ouvrit la porte, saisit le noble animal et le plaça dans la cage d'or. Au même instant l'oiseau poussa un cri perçant. Les soldats s'éveillèrent, se précipitèrent dans le château et emmenèrent le prince en prison. Le lendemain matin il passa devant une commission militaire et fut condamné à la peine de mort. Toutefois le roi consentit à lui faire grâce, à condition qu'il lui amènerait le cheval d'or dont les pieds étaient plus prompts que le vent; et même il lui promit de lui donner encore pour récompense

l'oiseau d'or.

Le prince se mit en route, mais il était triste, car il ignorait où il pourrait trouver le cheval d'or. Il était en proie à ses réflexions, lorsqu'il aperçut tout à coup son vieil ami, le renard, assis au bord du chemin.

— Vois-tu, dit le renard, tu n'as pas suivi mes conseils, et il t'est arrivé malheur. Mais ne perds pas courage, je me charge de ton affaire et je veux t'apprendre le moyen de découvrir le cheval d'or. Continue de marcher toujours tout droit devant toi, et tu arriveras près d'un château dans l'écurie duquel se trouve ce cheval. Devant l'écurie tu rencontreras, il est vrai, les palefreniers et les domestiques, mais ils seront en train de dormir et de ronfler, si bien qu'il te sera facile d'enlever le cheval d'or sans qu'ils s'en aperçoivent. Mais aie bien soin d'observer ma recommandation : mets-lui la méchante selle de bois et de corde, et non celle d'or, pendues toutes les deux à la muraille ; sinon, tu auras lieu de te repentir.

Cela dit, le renard dressa sa queue, le prince s'y assit; et l'animal se mit à courir, à courir si vite en bondissant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Tout se trouva en effet tel que le renard l'avait prédict: il entra dans l'écurie et y trouva le cheval d'or; mais quand il voulut lui mettre la méchante selle de bois et de corde, il se prit à penser:

— Ce serait souiller un si bel animal que de ne pas lui mettre cette belle selle qui seule lui convient.

La belle selle n'eut pas plutôt effleuré la peau du noble cheval, qu'il se mit à hennir fortement. Les palefreniers et les domestiques se réveillèrent, s'emparèrent du jeune homme et le garrottèrent. Le lendemain matin il fut jugé et condamné à la peine de mort. Cependant le roi voulut bien lui faire grâce, et même lui promettre le cheval d'or, à la condition qu'il lui amènerait la belle princesse qui habitait un palais d'or.

Le jeune homme tout soucieux se mit donc en route; heureusement pour lui il rencontra bientôt son fidèle renard.

— Je devrais ne plus m'occuper de toi, lui dit ce dernier; mais j'ai pitié de ton embarras, et je veux bien encore une fois te tirer d'affaire. Le chemin que tu suis mène droit au château d'or. Tu y arriveras ce soir. La nuit, lorsque tout sera plongé dans le repos, la jeune princesse se rendra à sa maison de bains, afin de s'y baigner. Au moment où tu la verras se diriger de ce côté, cours à sa rencontre et donne lui un baiser; alors elle le suivra, et tu seras sûr de pouvoir l'emmener avec toi; mais ne lui permets pas d'aller d'abord faire ses adieux à ses parents, car tu ne l'en trouverais pas bien.

Cela dit, le renard dressa sa queue, le prince y prit place, et l'animal se mit à courir, à courir si vite en bondissant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Arrivé au château d'or, il y trouva tout tel que le lui avait prédict le renard. Il attendit que minuit sonnât et que tout fût plongé dans le repos; dès qu'il vit la belle princesse se diriger vers sa maison des bains, il s'élança vers elle et lui donna un baiser. Elle lui répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de le suivre, mais elle le pria avec soupirs et larmes de vouloir bien lui permettre d'aller d'abord faire ses adieux à ses parents. Il commença par s'opposera sa demande; mais comme ses pleurs redoublaient et qu'elle était agenouillée devant lui, il n'eut pas la force de résister davantage. A peine la jeune fille fut-elle entrée dans la chambre de son père, que celui-ci se réveilla, ainsi que

tout le monde dans le château, et le jeune homme fut arrêté et chargé de liens.

Le lendemain matin le roi lui dit:

— Tu dois périr, et tu n'as d'autre moyen d'éviter la mort que si tu parviens à déplacer celle montagne que tu peux voir de mes fenêtres, et qui me barre la vue de ce côté; je te préviens que tu n'as que huit jours pour exécuter ce que j'exige de toi. Si tu réussis, ma fille sera ta récompense.

Le prince se mit à l'œuvre, il travailla sans relâche avec la bêche et la pioche; mais lorsque après sept jours d'efforts il vit sa besogne si peu avancée qu'on en remarquait à peine quelques traces , il tomba dans une grande tristesse et perdit tout espoir. Le soir du septième jour apparut le renard qui lui dit:

— Tu ne mérites pas que je m'occupe de toi, cependant va prendre quelque repos, et je ferai la besogne à ta place.

Le jour suivant, quand le prince s'éveilla et regarda par la fenêtre, la montagne avait disparu. Il alla tout joyeux annoncer au roi que son désir était satisfait, et, bon gré, mal gré, celui-ci dut tenir sa parole et lui donner sa fille.

Les deux fiancés se mirent donc en route, et le fidèle renard ne tarda pas à se présenter à eux.

— Tu possèdes maintenant le plus précieux trésor, dit-il au prince, mais à la jeune fille du palais d'or appartient aussi le cheval d'or.

— Comment pourrai-je me le procurer? demanda le jeune homme.

— Je vais te l'apprendre, répondit le renard : commence par ramener la belle princesse au roi qui t'a envoyé vers le palais d'or ; il en éprouvera une telle joie qu'il te donnera le cheval d'or; monte-le aussitôt; tends, en signe d'adieu, la main à tout le monde en finissant par la belle princesse; et dès que tu auras saisi cette dernière, tire-la vivement à toi, puis lance ton cheval, et personne ne sera capable de t'atteindre, car ce cheval court plus vite que le vent.

Tout se passa suivant les recommandations du renard, et le jeune homme enleva la belle princesse sur le cheval d'or.

Le renard ne s'en tint pas là et dit au jeune homme:

— Je veux maintenant t'enseigner le moyen de te procurer l'oiseau d'or. Quand tu seras près du château où se trouve l'oiseau, fais descendre de cheval la jeune fille; sois sans crainte, je la prendrai sous ma protection; puis entre dans la cour du château avec le cheval d'or; à cette vue, le château se remplira de joie, et l'on te fera apporter l'oiseau d'or. Dès que tu auras la cage dans la main, reviens vers nous et fais remonter la princesse en selle derrière toi.

La chose ayant réussi, le prince se disposait à retourner chez son père avec ses trésors, lorsque le renard lui dit:

— Il te reste à me témoigner ta reconnaissance en m'assistant à ton tour.

— Que puis-je faire pour toi? demanda le jeune homme.

— Quand nous serons arrivés dans le bois, répondit le renard, donne-moi la mort et coupe-moi la tête et les pattes.

— Ce serait là une jolie manière de te prouver ma reconnaissance, dit le prince; il m'est impossible de te rendre un pareil service. Le renard reprit:

— Si tu ne veux point faire ce que je te demande , je suis forcé de me séparer de toi; mais avant de

te quitter, je veux encore te donner un bon conseil : préserve-toi de deux choses : n'achète point de viande de potence, et aie bien soin de ne jamais t'asseoir au bord d'un torrent.

A ces mots, le renard s'enfuit à travers le bois.

Le jeune homme se prit à penser :

— Voilà un merveilleux animal qui a de bien singuliers caprices ! Qui songerait jamais à acheter de la viande de potence ! Et quant au plaisir de m'asseoir au bord d'un torrent, une telle fantaisie ne m'est jamais passée par la tête.

Il poursuivit sa route avec la belle princesse, et son chemin le conduisit bientôt dans le village où ses deux frères étaient restés. Il y remarqua beaucoup d'agitation et de bruit, et quand il en demanda la cause, on lui répondit que deux hommes allaient être pendus. Lorsqu'il fut arrivé plus près du groupe, il reconnut que ces deux hommes étaient ses frères, dont la mauvaise conduite avait mérité cette punition. Il s'empressa de demander s'il ne restait plus un seul moyen de leur rendre la liberté.

— Oui, si vous voulez payer pour eux, lui répondit-on; mais comment voudriez-vous donner votre argent pour d'aussi mauvais sujets?

Il n'hésita pas cependant, paya pour eux, et quand ils furent redevenus libres, ils partirent avec nos deux voyageurs.

Ils arrivèrent dans le bois où, pour la première fois, leur était apparu le renard ; et comme le feuillage y répandait une douce fraîcheur, les deux frères dirent:

— Reposons-nous un moment au bord de ce torrent afin d'y prendre un peu de nourriture.

Le jeune prince y consentit, et rendu distract par la conversation, il s'assit au bord du torrent sans se défier de rien. Mais les deux frères le renversèrent dans le ravin, s'emparèrent de la princesse, du cheval et de l'oiseau, et se hâtèrent de se rendre à toute bride au palais de leur père.

— Non seulement, lui dirent-ils, nous vous apportons l'oiseau d'or, mais encore nous vous amenons le cheval d'or et la jeune princesse du palais d'or.

Cela réjouit fort le roi; mais le cheval refusa de manger, l'oiseau refusa de siffler, et la jeune fille s'assit et pleura.

Cependant le plus jeune des frères n'était pas mort. Par bonheur le torrent était presque à sec, et il tomba mollement sur un lit de mousse; mais il lui fut impossible de sortir du ravin. Le fidèle renard ne l'abandonna pas dans ce nouveau péril; il sauta dans l'eau et, s'approchant de lui, le gronda d'avoir oublié ses conseils.

— Je ne puis pourtant pas souffrir ce qui arrive, continua-t-il, et je veux t'aider à revoir la lumière du jour.

Puis il lui recommanda de saisir sa queue avec les deux mains et de s'y accrocher fortement; ensuite il grimpa avec adresse contre les roches du torrent, et arriva sans malheur jusqu'au bord.

— Tu n'es pas encore hors de tout danger, dit le renard ; tes frères ont rempli le bois de sentinelles, qui ont ordre de te mettre à mort si tu parviens à sortir du ravin.

Il se trouva fort à propos qu'un pauvre homme était assis au bord du chemin; le prince fit échange de vêtemens avec lui, et arriva à la cour du roi. Personne ne le reconnut; mais l'oiseau se mit à siffler, le cheval à manger, et la belle princesse suspendit ses larmes. Le roi, saisi d'étonnement, dit:

— Qu'est-ce que cela signifie? La jeune fille répondit:

— Je n'en sais rien; mais j'étais triste, et maintenant je me sens joyeuse! On dirait que mon vrai fiancé est de retour.

Puis elle raconta au roi tout ce qui était arrivé, quoique les autres frères l'eussent menacée de la tuer, si elle trahissait leur secret. Le roi donna ordre de faire paraître devant lui toutes les personnes qui se trouvaient dans le palais; le plus jeune prince vint comme les autres, dans ses habits de mendiant, mais la jeune fille le reconnut aussitôt et sauta à son cou. Les deux frères indignes furent saisis et mis à mort; quant au jeune prince, il fut uni à la belle princesse et désigné comme héritier du roi.

Mais que devint donc le pauvre renard?

Longtemps après, le prince retorna un jour dans le bois, où il rencontra le renard qui lui dit:

— Tu es maintenant au comble de tes vœux, mais moi, mon malheur n'a point de fin, et pourtant il ne dépend que de toi de m'en délivrer.

Et cette fois encore il le supplia du ton le plus douloureux de lui donner la mort, et de lui couper ensuite la tête et les pattes. Le prince y consentit enfin, et à peine l'eut-il fait, que le renard se changea en un beau jeune homme; ce jeune homme n'était autre que le frère de la belle princesse qui venait d'être affranchi de la sorte d'un charme qu'il subissait depuis longtemps; et désormais, tant qu'ils vécurent, il ne manqua plus rien à leur bonheur.

La Belle au bois dormant, Charles Perrault

Il était une fois un Roi et une Reine, qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde; voeux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en oeuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la Reine devint grosse, et accoucha d'une fille: on fit un beau Baptême; on donna pour Marraines à la petite Princesse toutes les Fées qu'on put trouver dans le Pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des Fées en ce temps-là, la Princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du Baptême toute la compagnie revint au Palais du Roi, où il y avait un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une Tour et qu'on la croyait morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes Fées qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla dès qu'on fut sorti de table se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait. Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un Ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un Rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant venu, elle dit, en branlant la tête encore plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eût personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles: "Rassurez-vous, Roi et Reine, votre fille n'en mourra pas; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller." Le Roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Edit, par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi sur peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le Roi et la Reine étant allés à une de leurs Maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon dans un petit galetas, où une bonne Vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point oui parler des défenses que le Roi avait faites de filer au fuseau. "Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la Princesse. - Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connaissait pas. - Ah! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites-vous? donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant." Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main, et tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours: on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les temples avec de l'eau de la Reine de Hongrie; mais rien ne la faisait revenir. Alors le Roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les Fées l'avaient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit d'un Ange, tant elle était belle; car son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vives de son teint: ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne Fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le Royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la Princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avait des bottes de sept lieues (c'était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La Fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château: voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce Château (hors le Roi et la Reine), Gouvernantes, Filles d'Honneur, Femmes de Chambre, Gentilshommes, Officier, Maîtres d'Hôtel, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages, Valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les Ecuries, avec les Palefreniers, les gros mâtin de basse-cour, de la petite Pouffe, petite chienne de la Princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur Maîtresse, afin d'être tout prêts à le servir quand elle en aurait besoin; les broches mêmes qui étaient au feu toutes pleines de perdrix et de faisans s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment; les Fées n'étaient pas longues à leur besogne. Alors le Roi et la Reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires, car il crût dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer: en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des Tours du Château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la Princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des Curieux. Au bout de cent ans, le Fils du Roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des Tours qu'il voyait au-dessus d'un

grand bois fort épais; chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler. Les uns disaient que c'était un vieux Château où il revenait des Esprits; les autres que tous les Sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un Ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux Paysan prit la parole, et lui dit: "Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce Château une Princesse, la plus belle du monde; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle était réservée." Le jeune Prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut sans balancer qu'il mettrait fin à un si belle aventure; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine s'avanza-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer: il marche vers le Château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin: un Prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte: c'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux, qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonné et à la face vermeille des Suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses où il y avait encore quelques gouttes de vin montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant. Il passe une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflants de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes et de Dames, dormants tous, les uns debout, les autres assis; il entre dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu: une Princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantedement était venue, la Princesse s'éveilla; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre: "Est-ce vous, mon Prince? lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre." Le Prince charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés, ils en plurent davantage; peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire, car il y a apparence (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le Palais s'était réveillé avec la Princesse; chacun songeait à faire sa charge, et comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim; la Dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la Princesse que la viande était servie. Le Prince aida à la Princesse à se lever; elle était tout habillée et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avait un collet monté; elle n'en était pas moins belle. Ils passèrent dans un Salon de miroirs, et y souperent, servis par les Officiers de la Princesse; les Violons et les Hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et après soupé, sans perdre de temps, le grand Aumônier les maria dans la Chapelle du Château, et la Dame d'honneur leur tira le rideau: ils dormirent peu, la Princesse n'en avait pas grand besoin, et le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville, où son Père devait être en peine de lui. Le Prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un Charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le Roi son père, qui était bon homme, le crut, mais sa Mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser, quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette: car il vécut avec la Princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfants, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, et le second un fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa soeur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie, mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret; il la craignait quoiqu'il l'aimât, car elle était de race Ogresse, et le Roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens; on disait même tout bas à la Cour qu'elle avait les inclinations des Ogres, et qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux; ainsi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son Mariage, et alla en grande cérémonie quérir la Reine sa femme dans son Château. On lui fit une entrée magnifique dans la Ville Capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfants. Quelque temps après le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte son voisin. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfants: il devait être à la guerre tout l'Eté, et dès qu'il fut parti, la Reine-Mère envoya sa Bru et ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son Maître d'Hôtel: "Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. - Ah! Madame, dit le Maître d'Hôtel. - Je le veux, dit la Reine (et elle le dit d'un ton d'Ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la Sauce-robert." Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une Ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore: elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour. Huit

jours après la méchante Reine dit à son Maître d'Hôtel: "Je veux manger à mon souper le petit Jour." Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois; il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros Singe; il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore, et donna à la place du petit Jour un petit chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là; mais un soir cette méchante Reine dit au Maître d'Hôtel: "Je veux manger la Reine à la même sauce que ses enfants." Ce fut alors que le pauvre Maître d'Hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi: sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche; et le moyen de trouver dans la Ménagerie une bête aussi dure que cela? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la Reine, et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois; il s'excitait à la fureur, et entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune Reine. Il ne voulut pourtant point la surprendre, et il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avait reçu de la Reine-Mère. "Faites votre devoir, lui dit-elle, en lui tendant le col; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés"; car elle les croyait morts depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire. "Non, non, Madame, lui répondit le pauvre Maître d'Hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfants, mais ce sera chez moi où je les ai cachés, et je tromperai encore la Reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place." Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à son soupé, avec le même appétit que si c'eût été la jeune Reine. Elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au Roi, à son retour, que les loups enragés avaient mangé la Reine sa femme et ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait à son ordinaire dans les cours et basses-cours du Château pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleurait, parce que la Reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant, et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'Ogresse reconnut la voix de la Reine et de ses enfants, et furieuse d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la Reine et ses enfants, le Maître d'Hôtel, sa femme et sa servante: elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi, qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour à cheval; il était venu en poste, et demanda tout étonné ce que voulait dire cet horrible spectacle; personne n'osait l'en instruire, quand l'Ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en être fâché: elle était sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.

MORALITE

Attendre quelque temps pour avoir un Epoux,
Riche, bien fait, galant et doux,
La chose est assez naturelle,
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle,
Qui dormît si tranquillement.
La Fable semble encor vouloir nous faire entendre,
Que souvent de l'Hymen les agréables noeuds,
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre;
Mais le sexe avec tant d'ardeur,
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le coeur,
De lui prêcher cette morale. ».

La fille en garçon, "Tête de veau" Muriel Bloch

12
octobre

TÊTE DE VEAU !

Il y avait une fois deux frères qui se marièrent vers la même époque.

Deux familles naquirent ainsi parallèlement au cours des années suivantes. L'un des deux frères eut sept garçons et l'autre sept filles. Le père des sept garçons n'était pas peu fier d'avoir une si magnifique progéniture.

Le père des sept filles supportait avec modestie son destin malchanceux.

Lorsqu'il leur arrivait de se croiser, le matin, sur quelque route, le père des filles saluait son frère avec un respect souriant :

— Que ton jour soit heureux, ô père de sept fleurs !

À quoi l'autre répondait en plaisantant :

— Que ton jour soit heureux, ô père de sept misères.

Ce petit dialogue dura des années. Mais voici qu'à sa majorité l'aînée des filles, assez vexée d'être regardée comme chose méprisable par son oncle, demanda à son père qu'il proposât à l'oncle le projet suivant :

— Donnons à nos deux aînés, ton fils et ma fille, la liberté de partir faire leur tour du monde et nous verrons quel est le plus débouillard des deux.

(à suivre...)

TÊTE-DE-VEAU !

(suite)

TÊTE-DE-VEAU !

(suite)

Le père des garçons y consentit. Il acheta à son fils un superbe cheval alezan et des couvertures et des provisions pour une longue chevauchée.

Le père des filles, de son côté, le pauvre, ne put donner à sa fille qu'un pain et une gourde d'eau.

La fille monta en croupe sur le coursier de son cousin et les deux jeunes gens partirent au galop pour le grand voyage.

Les premiers jours se passèrent sans difficultés. La fille ménageait son pain. Mais le garçon mangeait à belles dents sa provision.

Quand il l'eut épuisée, il demanda à boire à sa cousine qui répondit :

— Je te donnerais de ma gourde si tu me donnes ton burnous. Ainsi fut fait ; et la chevauchée se poursuivit. Mais l'air était brûlant et la chevauchée donne soif. Aussi le garçon ne tarda-t-il pas à réclamer une autre rasade de la gourde. A quoi la cousine rétorqua :

— D'accord, à la condition que ton cheval soit à moi. Ainsi peu à peu le garçon resta en guenilles et s'en fut, en chemise et nu-pieds, comme un vagabond de grands chemins.

La fille caracolant sur son bel alezan et drapée dans son manteau d'honneur continua sa route vers une ville dont les murs se dessinaient dans le lointain. Elle vit sur son chemin une pauvre chatte affamée qui miaulait : elle lui donna ce qui lui restait de provisions. Et la chatte disparut.

(à suivre...)



Le fils du sultan vit arriver ce splendide cavalier, et l'invita.

Pourtant, un peu perplexe, il remarqua l'étrange regard de son hôte et conclut : « Sa tenue à cheval est d'un homme, mais ses yeux sont d'une femme. »

Il résolut donc d'aller proposer cette énigme au cheikh al Moudabar pour lui demander conseil. Celui-ci lui dit :

— Invite ce cavalier et fais-lui préparer un lit de feuilles de henné. Si les petites feuilles sont restées en ordre lorsqu'on fera le lit, c'est un homme. Si on les trouve sens dessus dessous, c'est une femme.

La jeune fille pénétra dans la chambre où vint l'avertir aussitôt la petite chatte reconnaissante qui avait épéié le colloque. Dès lors elle se garda bien de se tourner nerveusement dans son lit et au matin on put constater que tout était en bon ordre. Elle resta donc au palais pendant plusieurs semaines au cours desquelles elle eut de nombreux entretiens avec le fils du sultan qui l'accompagnait dans ses promenades.

Malgré tout, le prince conservait un doute sur l'identité de son hôte et il recourut encore au conseil du cheikh al Moudabar qui lui dit :

— Offre-lui de l'accompagner dans ton jardin. S'il cueille des fleurs, c'est une femme. Sinon, c'est un homme.

De nouveau la petite chatte qui ne lâchait plus d'un pas le fils du sultan vint prévenir sa jeune amie. Celle-ci s'abstint donc de cueillir quelque fleur que ce soit.

Mais, toujours inquiet, le fils du sultan retourna chez le cheikh. Celui-ci réfléchit et dit :

— Sers-lui un plat de viande avec des os. Si ton convive mord après le morceau et suce l'os, c'est une femme. S'il découpe la viande au préalable et repousse les os, c'est un homme.

La jeune fille, informée par sa fidèle petite chatte, se garda donc bien de tout geste de gourmandise et découpa sa viande avec précision avant d'en repousser les os.

(à suivre...)

15
octobre

TÊTE-DE-VEAU !
(suite)

Le plus en plus hésitant, le fils du sultan vacillait dans ses supputations et continuait promenades et entretiens. De guerre lasse, il fit une ultime démarche auprès de son grand conseiller. Et le cheikh lui dit :

— Offre à ton hôte d'aller dans ton bain maure. S'il y reste longtemps, c'est une femme. S'il sort rapidement, c'est un homme. Cette notation était d'autant plus exacte que les femmes ont l'habitude de fréquenter les bains maures plutôt pour y trouver la compagnie d'autres femmes avec lesquelles elles bavardent à longueur de journée que pour y profiter du bain. De toute façon elles s'y attardent longtemps pour des soins raffinés de toilette, de coiffure, de maquillage, etc. ; alors que les hommes, permanents affairés, sortent rapidement dès leur propreté acquise.

La cousine, toujours informée par sa petite chatte, prit un bain rapide et sortit.

Mais tout ce petit manège avait duré un an. Un an de vie dorée et agréable, certes, mais qu'il fallait conclure. Elle résolut donc de repartir chez elle. Toutefois, avant de quitter le palais, elle inscrivit sur la porte :

Tête-deveau
qui n'a pas su
une femme d'un homme !

Fou de rage, le jeune sultan prit son manteau royal et s'élança sur un fier coursier vers la ville de la jeune fille. Il l'épousa au milieu de grandes festivités.
On ne dit pas si le cousin fut de la noce.



La fille soldat, "Le dragon vert" Henri Pourrat

Le conte du dragon vert

Il y avait une fois un capitaine, capitaine de marine, capitaine corsaire. Un vrai colosse, et toujours déchaîné, un dévorant tous les jours. Hardi comme son épée, fort comme un cabestan. Et tout ensemble – démêlez cela si vous pouvez –, plus tendre que du pain de mie, plus dur que corne de bouc.

Il avait rôti et bouilli, passé à travers les lames et les flammes / la foudre même l'aurait tué sans le renverser. Il croyait, ne rien craignant, aller toujours ainsi, dans le vent, par la mer.

Mais un matin on est vaillant, et le soir on voudrait bien l'être. Qui pourrait dire le cœur qu'il aura demain ?

Un jour, le capitaine s'est trouvé dans une satanée tempête. Une de ces tempêtes de mer où le vaisseau craque comme les noix qu'on écrase entre les mains nouées. L'ouragan ramassait la mer jusqu'en ses fonds de sable. Il l'emportait parmi la mer, la rabattait d'en haut en trombes d'eau tournoyantes que crevaient des lances de feu. On aurait cru que le monde chavirait, s'en allait à sa fin.

Si brave que fut le capitaine, il se démonta, ce jour-là.

Il chercha le vœu le plus fort qui se put faire. Il fit vœu donc s'il s'en tirait, de ne plus jamais tuer personne.

Et l'ouragan a redoublé.

Il s'est dit que ce n'était pas encore assez de ce vœu. Il a promis que la première fille qui l'aborderait au débarqué, il la prendrait pour femme.

« Je l'épouserai et je tâcherai de vivre bien avec elle. »

Et la tempête, alors, s'est apaisée. Le même soir, il se voyait au port.

Il n'avait pas fait quatre pas entre les maisons – et lui, un tel bloc d'homme, semblait boucher la rue – qu'il a vu venir à lui une jeunesse de si jeune jeunesse qu'elle montrait à peine que treize ans. Un visage clair comme une pomme d'api, un regard qui allait droit au regard.

« Grand capitaine, lui dit-elle, achetez-moi des pommes. »

Et elle lui a présenté un panier de pommes rouges qu'elle portait à son bras.

« Eh bien, combien ces pommes, ma belle enfant ? » Il a eu peur qu'elle ne lui dise, comme la dame de la chanson : « Trois cents écus le panier et autant de la belle ! » « En ce cas-là, mon vœu ne m'obligerai pas. Je la veux sans reproche, qu'elle puisse m'être fidèle à toujours. »

Mais si le regard de la petite allait droit au regard, c'était sans mille effronterie. Soupirant d'aïe, il a péché une pomme au panier, l'a mordue en pleine joue, l'a croquée en deux coups ; et de sa bourse, il a versé dans ce panier un flot d'argent et d'or. Puis tout riant, donnant de la voix malgré lui, et se démenant sur place comme une bourrasque de mars :

« Ma belle enfant, où demeure votre père ?

« Grand capitaine, dans cette maison sur la côte, là où sont les trois peupliers. »

« Eh bien, dites à ce papa que sans manquer – oui, sans manquer ! – j'irai le voir au coucher du soleil ! »

Et il est reparti, en rafale, comme s'il allait tout mettre en l'air devant soi.

Sans plus se soucier de sa pannerée à vendre, la petite a couru d'un trait à la maison. Et elle a vidé sur la table, pêle-mêle, les pommes, les pièces.

Le père s'est levé droit en pied.

« D'où viennent ces écus d'or ?

« D'un capitaine corsaire, un si bel homme de guerre ! plus large et plus haut que notre armoire ; il a vidé sa bourse, il me les a donnés !

« Toi, tu n'avais pas à les prendre. »

Il a dit : « Dis à ton père que j'irai lui parler au coucher du soleil. » Dans le port, jamais pareil capitaine ne s'est vu.

« Reste à voir s'il a de l'honneur. »

Il a dit : « Sans manquer ! » Il l'a même dit deux fois.

« D'ici là que personne ne touche à cet argent. »

Au coucher du soleil, le capitaine est arrivé au galop, grand galop, sur un grand alezan, dont la queue, la crinière volaient.

« Saluts, braves gens, a-t-il dit, fourrant son chapeau sous son bras. J'ai trois vaisseaux dessus la mer qui roulent, l'un chargé d'or, l'autre de perles fines, et le troisième pour prome-

ner ma mie : ce sera votre fille, si vous voulez me la donner à femme.

— La fille est trop jeune, a dit le père.

— De ce mal-là, elle guérit de jour en jour. Disons que je l'épouserai dans un an.

— Revenez me voir dans deux. Si votre idée vous tient toujours, nous parlerons. Et d'ici là reprenez vos écus. Ma fille n'est pas à vendre.

— Je ne veux pas l'acheter, surtout si peu d'argent. Je vais mettre quatre fois plus sur cette table. Ce sera pour qu'elle aille au grand couvent de la ville et qu'on lui donne de la lecture. Je reviendrai dans un an et un jour.

Dans un an et un jour, il est revenu, comme un orage, son bel alezan piaffant, pétaradant. La petite était là, qui avait mis sa plus belle coiffe, sa plus belle guimpe, ses souliers bleus. Fraîche comme une pomme, vive comme une abeille ! Elle avait au demeurant un esprit si ouvert, si ardent à bien tout saisir que les sœurs du couvent ne voyaient plus rien à lui apprendre.

Et le corsaire, impétueux toujours, aurait bien pris de faire tout de suite les noces.

« Trop jeune, a dit le père, elle l'est trop encore. Dans un an et un jour, vous faudra revenir. Si vous êtes toujours du même sentiment, alors, nous parlerons.

— Mon sentiment ne veut pas changer, sacré tonnerre de sort ! Maintenant, c'est tout résolu : elle est ma femme pour la vie ! »

Et le voilà à protester et tempêter, avec tant d'éclats de voix, tant de noms d'un sort et de tonnerres, qu'on se serait cru au milieu de quelque ouragan. — La jeune belle, du reste, ne l'entendait pas sans plaisir. « Ha, comme il tient à moi ! C'est le plus fameux capitaine qui ait jamais parcouru les mers. Pour quoi ne pas nous marier ce soir ? ! »

Mais le père a tenu bon.

« Dans un an et un jour. Je n'en démordrai pas !

— Eh bien alors, a dit le capitaine, qu'elle passe l'année à l'académie de la noblesse, l'école des officiers. Qu'elle y apprenne à faire des armes, et tout ce qui fait les gentils hommes ! »

Et la belle est allée à cette école jolie. Elle a appris à tirer l'épée, le pistolet, faire voltiger un cheval, et mener une troupe, et conduire le combat. Elle a appris le métier d'officier, sans faire parler d'elle, en quelconque façon. Et les maîtres d'armes comme les maîtres d'arithmétique, au bout de l'année ont dit qu'il n'y avait pas lieutenant ni major qui pût tenir tête à la belle.

« Pour la vivacité, l'adresse et le coup d'œil, elle nous passe tous. S'il lui vient fantaisie de prendre l'épée en main et de leur pousser la pointe au corps, elle embrochera tous les prévôts comme des poulets. »

Au bout d'un an et un jour, le capitaine est arrivé en tempête sur l'alezan qui jetait du feu par les naseaux.

— Je tiens ma parole, et vous, tenez la vôtre ! Cette fois, tonnerre de sort, il n'y a plus à tourner ; donnez-moi la fille en mariage.

— Je vous la donne, et pour la vie et pour la mort. C'est grand honneur que vous nous faites. Mais vous n'aurez jamais à nous faire affront d'elle.

— Oui, a dit le capitaine. J'ai roulé par toutes les mers, j'ai pris part à autant de combats qu'il y a de poils à ma mousisse : jamais je n'ai vu fille de cœur plus sûr – ou alors ce qui se lit dans les yeux ne voudrait plus rien dire. »

Il lui a dit le soir des noces, en la menant dans son château :

« Je n'aime pas les portes que plusieurs clefs peuvent ouvrir. Mais je sais bien que vous ne serez jamais de celles-là. Vous n'avez donné votre foi : totalement, moi, je vous donne la mienne, mes trésors et moi-même. »

Et voilà ce batailleur, ce pillard, ce bambocheur qui se met à aimer sa petite femme à la rage.

Il y avait dans le voisinage de son château, un château où habitait un certain marquis. Ils avaient fait plus d'une partie ensemble. Aussi le capitaine n'aurait-il pas eu grand plaisir à le revoir ; et il n'était pas allé lui faire visite avec la nouvelle épouse.

Mais un jour, ils se sont rencontrés dans les chaumes, en chassant tous deux la perdrix.

— Mon compliment, capitaine, pour votre femme. Si je n'ai pu lui rendre mes devoirs au château, je l'ai vue passer sur le

chemin. Ne craignez-vous pas qu'elle s'ennuie, toute seule en votre logis, lorsque vous aurez repris la mer ?

— De ma femme, telle que Dieu l'a faite, marquis, je ne crains rien !

— Rien, capitaine, c'est beaucoup dire. J'ai quelque expérience des femmes, que vous n'avez peut-être pas. Toute femme est femme, et par nature volage. Toute femme, c'est la plume au vent, volage par nature.

— Marquis, sans vous, je sais ce que j'ai à penser.

— Mais voulez-vous faire un pari ? Quand partez-vous ? Quand revenez-vous ?

— ... Quel pari ? J'embarque demain. Je reviendrai dans un an et un jour.

— Pari que quand vous reviendrez j'aurai en poche l'anneau de votre femme, et je vous donnerai de ses nouvelles. Je pars ma terre et mon château !

Le capitaine a cru qu'il se devait cela de tenir le pari.

Pari tenu ! Et il a repris la chasse. Mais il a manqué toutes les perdrix qu'il a tirées ce jour-là.

« Belle amie, a-t-il dit le soir à sa femme, dans les chaumes j'ai rencontré notre voisin. C'est un homme assez peu rangé que je n'ai pas voulu vous faire connaître. Vous me ferez plaisir de ne pas le voir.

— Je ne le verrai pas. »

Elle a regardé son mari d'un regard d'assurance. Et lui, il ne voulait pas ensuite se faire un dragon de ce pari. Mais comment ne pas sans cesse penser à ce marquis qui prétendait avoir si grande expérience des femmes ?

« Toute fille qui fait folie mérite d'être punie, n'a-t-il pu s'empêcher de dire à la belle avant de monter sur son navire ; et la femme qui ferait trahison, que mériteraient-elle ?

— Elle mériterait la mort.

— Vous l'avez dit : la mort. Mais je sais que je peux m'assurer tout sur vous. »

Il est monté sur le navire, il est parti, la voile au vent. Il est parti, et il n'a pas été de jour qu'il n'ait songé à sa femme, au marquis.

« Le monde est une jolie boutique. Rien n'y est ferme. Elle m'a donné sa foi. Mais que tiens-je, après tout ? Comment disait

ce bel oiseau ? "Toute femme est femme, et c'est la plume au vent, volage par nature." Elle, pourtant, elle n'est pas comme les autres. Ou bien alors elle est comme les autres, et je suis le plus trompé des hommes. Ah, et puis viendra le jour de reparaire chez moi ; je verrai alors sur quel pied tout sera. S'il y avait des choses à faire, je ferai les choses grandement. »

La belle, cependant, vivait de la vie la mieux séante. Non pas une vie de sauvage, le hérisson dans son trou : en ce château tant de gens se présentaient : les mendians des chemins, les pauvres d'alentour, ceux qui avaient besoin d'assistance – d'un peu de grain, quand la semence manquait, d'un peu d'onguent, quand un mal leur venait –, et les enfants des métairies, et les dames des autres châteaux.

Le marquis en cent façons avait cherché à avoir ses entrées. Honnêtement, mais absolument, la belle lui avait fermé sa porte. Il avait tout tenté en se piquant d'honneur – c'est que d'après le pari, il y allait de sa terre ! –, tout tenté sans rien y gagner. A la fin donc il est allé trouver une mendiane un peu distante du voisinage. Il lui a promis pleine bourse d'écus si elle faisait tant qu'il ne perdît pas un pari de si grande conséquence, lui procurer cet anneau, à tout prix, quelques nouvelles aussi de la belle...

Et la vieille s'est mise aux champs.

A la veille du jour marqué pour le retour du capitaine, la belle a fait ses nettoyages. Elle voyait tant d'ouvrage aux servantes qu'elle a pris des femmes pour aider, et, première cette vieille.

Elle-même, elle a voulu préparer galettes et gâteaux comme son mari les aimait. De ses mains, elle a pétri la pâte – et pour la pétrir, elle a retiré son anneau. Elle l'a posé sur la cheminée, au pied du crucifix.

Mais tout ce train ! A tout instant l'une, l'autre arrivait, venait demander des cires pour garnir les chandeliers, ou des épices pour le pâté de venaison. C'était comme si le feu avait pris au logis...

Et le soir, quand la belle a voulu remettre à son doigt l'anneau d'or – plus d'anneau. L'anneau d'or avait disparu.

On a cherché partout : dans chaque coin de la salle, dans chaque joint entre les dalles, dans les balayures, dans les endroits... On n'a pas retrouvé l'anneau d'or.

La belle ne vivait plus. Les servantes, les femmes de journées, car enfin on pouvait les accuser d'un vol, étaient là, en grande émotion, questionnant, furetant, tournant.

Mais la belle... Toute dépeignée, et tout empoussiérée, jusqu'à sur la mi-nuit à la lueur des chandelles, elle a cherché l'anneau...

Puis soudainement, comme, si jeune qu'elle fût, elle avait de la tête et du cœur, elle a su prendre sur soi.

« Je ne suis pas en faute. Je lui dirai ce qui est arrivé. Il faut que quelqu'un ait pris l'anneau. Il saura, lui, le retrouver, me le rendre. Ce que je ne veux pas, c'est être laide pour son retour. Je vais me mettre au bain, et je dormirai. »

Elle s'est mise au bain ; et elle était si lasse qu'ensuite, ayant passé seulement une chemise, et s'étant jetée sur sa couche, dans le moment, elle s'est endormie.

Du fond de son sommeil, elle n'a pas entendu quelqu'un ouvrir sa porte, quelqu'un qui, abritant une chandelle du creux de la main, s'est approché du lit en tapinois...

Le lendemain, de grand matin, le navire est entré dans le port. Il a tiré un coup de canon pour saluer la terre. Le coup roulait encore que le capitaine débarquait.

Il n'a pas trouvé là sa femme.

En hâte, tout secoué, tout démonté, il a pris le chemin du château.

Et au premier tournant il a été abordé par le marquis. L'autre l'a salué, et sans dire une parole sur la paume de sa main, il lui a présenté l'anneau d'or.

Le capitaine est devenu couleur de plomb comme la mue d'orage. Mais se redressant :

« N'importe quel orfèvre, a-t-il dit, a pu copier l'anneau.

— Que votre femme, a dit le marquis, vous présente le sien, si vous croyez que celui-ci n'est qu'une copie.

— Je vais voir, a rugi le capitaine, sur quel pied sont les choses.

— C'est cela, sur quel pied ! a ricané le marquis. Je vous avais promis des nouvelles de votre femme ? Sachez qu'elle porte toujours, par un tatouage de votre façon, sur la plante de son pied gauche une lune d'argent et sur celle de son pied droit, un soleil d'or. »

Le capitaine est devenu blême comme la foudre.

Sans un mot, faisant volte-face, il a regagné le port. Il est entré chez un marchand. Il a d'un mot acheté un cercueil.

« Qu'on le porte à bord, et sur-le-champ, dans ma cabine ! »

Et lui, sombre, grondant, formidable, comme la tornade près d'éclater, il a repris le chemin du château.

Il n'a pas eu à aller loin. A la sortie même du port il a trouvé sa femme, réveillée par le coup de canon, qui accourrait.

Du premier regard, il l'a vu : elle n'avait plus l'anneau d'or. Elle lui a mis les bras au cou.

Mais lui, se dégagant brusquement, il lui a fait signe de le suivre.

Il l'a amenée à son bord, presque à la course. Ne sachant ce qui pressait tant, elle courait, elle aussi. Vite être seuls, tous deux ; et alors elle lui dirait, pour l'anneau.

Sitôt dans la cabine, il est allé au coffre, en a tiré la robe de noces, blanche et brochée d'argent qu'il avait emportée pour se faire compagnie. Pour avoir là, présente, la candide fidélité de celle qui était siennne par sacrement d'église.

Il lui a fait signe de tout de suite s'en vêtir. Elle l'a fait, comme en songe.

« Tu t'es condamnée par ta bouche ! J'ai fait vœu de ne plus tuer personne, je ne te tuerais pas. Mais tu as mérité de périr. »

Le voilà déchainé qui se jette sur elle, l'enlève, l'empoigne, la couche dans le cercueil. En même temps, comme d'un cri au passage il l'avait commandé, il sent le vaisseau virer de bord, reprendre la mer.

Cette gamine qu'il avait tirée de la crotte pour lui remettre entre les mains son sort, son honneur d'homme, et qui n'était que trahison ! Si enragée a monté sa fureur, que le cœur lui sortait quasi de la poitrine.

Comme il était pourtant d'un bon naturel, à sa manière, il a imaginé la mort de la malheureuse par étouffement en ce cercueil. Et il lui a mis un pistolet entre les mains.

« Si la mort est trop lente à venir, voilà pour l'appeler ! »

Mais ses cris, ses protestations, en vrai sauvage, plus fou que la tempête, il n'a pas voulu les entendre. Il a rabattu le couvercle, il a cogné à grands coups de marteau.

Puis, fort comme il était, il a pris des deux bras la caisse, il l'a lancée en pleine mer.

Elle, à ce moment, sans savoir ce qu'elle faisait, dans la secousse, elle a tiré le pistolet ; et la balle a percé le couvercle.

Ainsi, et sans tout à fait étouffer, elle a vogué, ballottée par les ondes. Et en sa tête tout ballottait follement : le château, les gâteaux avec tant de soin préparés, l'anneau d'or disparu ; son mari blanc comme la foudre, cette soudaine tornade et ce cercueil.

Soudain, elle a senti son étroite prison partir, glisser, puis monter balançant dans l'air, être hissée, crochée, emportée déposée.

C'était un capitaine, qui, de son bord, regardant la mer y avait vu cette singulière chose : épave ou bien poisson ? Il avait envoyé deux matelots la prendre dans une barque.

Mais quand il a eu devant soi ce cercueil d'où sortaient des gémissements, et qu'il a fait sauter le couvercle, il a vu, plus blanche que sa robe et comme morte, une belle, merveilleuse jeune femme.

Surpris à en crier miséricorde, il s'est tout dépensé en soins. Il ne savait qu'imager pour servir cette belle. Mais il aurait voulu qu'elle lui dise sur-le-champ, à lui, ce qui était arrivé.

« Je vous jure de tirer vengeance du scélérat qui vous a clouée en ce cercueil. Je mets tout à vos pieds, mes marins, mes canons, ma vie. Belle, donnez vos commandements ! »

— Un jour, un jour... pour l'heure, ha, je ne saurais dire... »

Si elle avait voulu se venger de son mari... Mais elle a eu la tête assez forte et le cœur assez bon pour rejeter cette vengeance.

A ce capitaine, cependant, l'idée était venue de la prendre pour femme. C'était plus qu'une idée : c'était une passion !

Elle a fait la malade. Elle l'a supplié de la ramener à terre, comme si après cette navigation dans un cercueil, le moindre roulis l'éprouvait jusqu'à en mourir.

Le navire a viré de bord. Débarquant avec elle, le capitaine l'a conduite dans son château. Là, il l'a confiée à sa mère — en donnant des ordres secrets pour qu'elle ne pût s'échapper, sans qu'elle se sentît pourtant trop prisonnière.

Et la belle a tout démêlé. Elle a laissé passer un temps ; elle a suivi la dame dans les courses à la ville. Elle parlait peu ; elle ne semblait rêver qu'ajustements et promenades.

Et cependant, elle ne songeait qu'à fuir. Elle s'était fait une promesse : celle d'éclaircir son aventure, et de voir quelque jour

son mari à ses pieds, lui demandant pardon. Son mari, cette masse d'homme éclatante et tonnante, elle ne pouvait le détester : c'était pour elle comme une espèce de tonnerre qui cogne sans savoir où.

Des bruits couraient, par tout le pays. Les enfants se mettaient en troupe, les soirs, armés de bâtons, et jouaient aux soldats : c'est toujours présage d'une guerre.

En secret, à la ville, la belle a su aller chez un tailleur. Elle s'est fait faire un costume de dragon : la veste, l'habit, la culotte de peau. Elle s'est acheté une épée, des bottes fortes — par bonheur, dans sa robe de mariée elle avait retrouvé sa bourse. Un jour, elle s'est vêtue ainsi, en dragon vert. Et n'importe que sa robe blanche roulée dans son manteau, elle est partie.

Sur la route, elle allait bon pas, chantant une petite chanson qu'elle s'était faite.

Il me l'a mis au doigt,

L'y est resté douze mois.

Hélas, au bout de l'an,

Voilà l'anneau qui fend.

L'anneau en est fendu.

Mes amours sont perdus.

Comme elle passait devant une auberge, elle a vu là, attaché à la boucle, près de la porte, un beau cheval harnaché d'or.

« Voilà le coursier qu'il me faudrait... »

Elle s'est arrêtée pour le regarder, car elle se connaissait en chevaux.

A ce moment a paru un seigneur. Elle ne l'avait pas aperçu tout d'abord. Il était là sous un berceau de roses et il s'est avancé vers elle.

Elle a reconnu le roi. Elle a mis un genou en terre, l'a salué de l'épée.

« Cavalier qui passez, a dit le roi, pourquoi n'avez-vous pas de cheval ?

— Sire, de ce pas, je vais en acheter un. On dit que demain commence une grande guerre.

— Je ne peux plus marcher à la tête des troupes, a dit le roi. Si j'avais vos vingt ans ! »

Il l'a regardée au visage.

« Cavalier, qui êtes-vous ?

— Sire, je ne suis qu'un pauvre dragon vert. Mais pour votre service je donnerai ma vie.

— J'aime cet air que vous portez sur vos traits, non pas seulement de hardiesse, mais de fermeté et de clarté. On me reproche de me prendre aux figures. Mais le roi doit avoir des yeux. Je ne serais pas roi si je ne savais lire les visages. Venez sous ce feuillage : nous y boirons au succès de nos armes. »

La belle n'était pas hardie en ses paroles. Par son aventure du cercueil, il lui semblait avoir démentié de son mari. « J'ai été trop petite fille, aussi, en me laissant ainsi surprendre sans un mot, clouer dans ce cercueil, partir en défaillance... Je n'ai même pas vu ce qui m'arrivait. La première chose, c'est d'avoir ses lumières présentes. De la rapidité dans les voltes, et du nerf. Mais si Dieu veut, ha, je saurai, maintenant... »

« En souvenir de notre rencontre, a dit le roi, vous allez prendre mon cheval. C'est le meilleur du royaume. Je vous mets à la tête de tous mes dragons verts. Je sais ce que je fais. »

Et il avait bien vu, le roi. La belle n'a pas fait marcher la cavalerie pour la parade, au son des trompettes, des timbales ; elle l'a lancée de l'avant, n'a plus laissé aucun répit à l'ennemi, a détruit ses convois, a enlevé son général d'armée, l'a harcelé et assailli partout.

Plus dragonne que les dragons ! Courageuse sans bon sens, l'heure venue d'exécuter ; mais auparavant, pour tout concevoir, la prudence et la finesse même. Trois semaines n'avaient pas passé que le roi a donné à son dragon vert le commandement sur toutes les troupes.

« Votre vue leur fera du bien. Allez, mettez-vous à leur tête, menez-les contre l'ennemi. »

Et on ne lui a plus reproché, au roi, de se prendre aux figures. Une grande bataille s'est donnée qui a duré trois jours, trois nuits. Tout ce que l'ennemi avait d'hommes est resté sur les champs ou bien a été ramassé par les dragons. Et le dragon vert, en fin finale a ramené à son roi l'autre roi prisonnier.

« Dragon vert, vous avez le cœur plus fier qu'un lion ! Je veux vous faire héritier de ma couronne.

— Sire, cela ne se peut.

— Rien que vous n'ayez mérité, dragon vert ! Oui, je veux vous donner la couronne de roi.

— Sire, tout est de la main de Dieu. Pour la couronne, pourtant, il y a un petit empêchement que je dirai plus tard.

— En attendant, que voulez-vous ? Quelle récompense ?

— Sire, que vous donnez une fête : tous les seigneurs conviés, sans qu'il en manque un seul, les capitaines, les marquis. Et chacun en la fête contera le plus joli tour qu'il ait joué.

— Dragon vert, je vais donner les ordres. Sous trois jours, la fête se fera. »

La fête s'est faite chez le roi, dans la grande salle. Quel banquet ! Ce n'étaient que chevreuils et cochons de lait rôtis, tartes à la frangipane, nougats et croquembouches. Cent et deux cents bouteilles de la Bourgogne et de la Champagne ! On trinquait, on vidait les verres, les langues se déliaient, les propos s'échauffaient. A la fin, toutes hontes bues avec les vins, chacun voulait avoir fait plus fort que le camarade. Le roi donnait d'avance un pardon général : personne ne pourrait être recherché en justice pour ce qu'il aurait raconté là. Ainsi, cette fête, ce serait comme si chacun passait chemise blanche.

Le dragon vert se faisait présenter à la table du roi l'un des seigneurs, puis l'autre. Il les entreprenait, les amenait à conter leurs tours.

Quatre ou cinq années ont passé... Puis la belle a fait venir celui qu'elle attendait : son mari, le capitaine corsaire. Elle l'avait bien reconnu : toujours ce museau de lion, toujours cette carrure. Comme il avait perdu, pourtant... Elle en était toute remuée. Il n'avait plus ce port de tête en éveil, en avant, cet oeil terrible, cherchant pour s'y jeter tout ce qui sera risque, entraînement et bataille.

— Mais vous, là, capitaine, contez-nous le plus fort de vos tours !

— Je n'ai pas joué de tour, que je crois. Peut-être un jour, ai-je fait une bêtise !

— Eh bien, contez-nous la bêtise !

— Ma foi, dit-il, du ton d'un homme qui ne veut pas être poussé de questions, j'avais pris femme. A sa figure, j'avais cru qu'elle serait la sûre et la fidèle que j'avais, dans l'idée. Et m'être

ainsi attelé !... Un jour j'ai appris quelques petites choses. Dans le moment j'ai embarqué la dame pour un long, long voyage. Un point, c'est tout.

— Mais il nous faut l'histoire par le détail, c'est la loi de la fête. Capitaine, mettez-vous là, derrière la tapisserie ; écoutez d'autres récits qui vont se conter. Et peut-être que tout vous reviendra en mémoire. »

Elle l'a fait mettre derrière elle, caché par la tapisserie, entre deux officiers de dragons.

Et celui qu'elle s'est fait amener, c'a été le marquis. Elle l'avait bien reconnu aussi. Il vidait verre sur verre, et il parlait fort haut.

« Mon plus beau tour, je l'ai joué à un voisin. J'avais parié mon château et ma terre que j'aurais l'anneau de sa femme. La dame s'est trouvée farouche : je n'ai pu avoir l'anneau, et pourtant je l'ai eu. La veille du retour de son mari, comme elle avait ôté cet anneau d'or pour pétir des galettes, je l'ai fait chiper par une vieille qui m'était affidée. Et la maligne a bien su où encore, après le bain, que cette dame avait un soleil d'or gravé sous le pied droit, une lune d'argent sous le pied gauche. Alors, j'ai pu donner ces nouvelles au mari. Que voulez-vous qu'il ait cru, le pauvre homme ? Il a emmené sa femme en mer... On ne sait ce qui a été d'elle. Il faut qu'elle soit noyée ou enchantée.

— Peut-être ni l'un ni l'autre, a dit le dragon vert, en se levant. Attendez-moi ici, marquis. Votre histoire ne finit pas assez. Nous allons tâcher de la finir... »

Et le dragon vert gagne la porte d'une chambre.

Mais les deux officiers, derrière la tapisserie, n'ont pu tenir plus longtemps le capitaine corsaire. Il a jailli de sa cache, il les a arrachés de terre, les entraînent, suspendus à ses bras. Et lui, rouge comme un brasier, terrible comme un tonnerre de la canicule !

Quand le marquis l'a vu, le marquis est devenu plus blanc que sa serviette.

« J'ai bien fait le vœu, a tonitrué le capitaine, de ne plus tuer personne. Mais cela ne s'entend que d'embrocher, d'égorger. Dès que nous ne serons plus devant le roi notre sire, je vous mettrai en quatre morceaux ! Ma femme, ma chère petite femme, sur qui je n'ai pas su m'assurer... Ha, c'est elle seule que je devais croire, plutôt qu'un immonde comme vous !... »

Un forcené, il se secouait, donnant la saccade aux dragons toujours pendus à chacun de ses bras.

Et tout à coup, levant les yeux, il a vu la belle même : en blanche robe de mariée, non plus le dragon vert mais sa petite femme !

Entre quatre majors des dragons, elle était là.

Et le roi s'est levé, les seigneurs se sont levés, n'en pouvant croire leurs yeux.

Il a fallu leur conter toute l'histoire.

Jamais on n'avait vu déchaînement pareil. Fou perdu de remords et de joie, dans les soumissions et les protestations, les éclats, les transports, le capitaine sut obtenir son pardon de la belle. Le dragon vert, sa belle amie, sa chère petite femme !

Ce n'est que trois heures après, d'un tournant, en rentrant chez lui, et voyant le château de son voisin, qu'il s'est avisé d'une chose.

Mais alors, il avait gagné le pari ! La terre et le château du marquis il en était maître et seigneur ! Ça a été sur ce chemin, l'explosion d'un baril de poudre.

« De ce pas il nous faut y aller !... Non, belle amie, je ne l'égorgerai pas... Si je l'y trouve encore, pourtant, je lui fais viser les lieux et vite, et un peu vite ! »

Il se précipite dans le château.

Par bonheur, elle l'a arrêté juste à temps. Devant l'escalier, était une trappe ouverte. Il avait bien failli s'abîmer dans la cave.

Ils ont entendu là quelques gémissements, sont descendus. En bas, dans le noir, ils ont trouvé le marquis et la sorcière qui achevaient de mourir l'un sur l'autre.

On croit qu'avant de fuir, en grand tremblement et grand hâte, le marquis est monté dans sa chambre mettre en sa bourse tout ce qu'il a pu trouver d'argent. Et que la sorcière, qui avait à fuir aussi, a voulu saisir l'occasion et mettre la main sur la bourse. Elle a ouvert la trappe au bas de ce degré. Et elle qui guettait pour avoir la dépouille, quel faux-pas a-t-elle fait ensuite ? Elle est dégringolée sur lui.

De les pleurer, le capitaine et la belle n'ont pas trop fait leur charge. Lui, il était toujours dans la folie de sa joie. Et sur le

vert chemin du château, elle, l'anneau d'or de nouveau à son doigt, elle chantait la petite chanson, complétée à sa mode.

*Il me l'a mis au doigt,
L'y est resté douze mois.
Hélas, au bout de l'an,
Voilà l'anneau qui fend,
L'anneau en est fendu,
Mes amours sont perdus.
L'anneau est ressoudé
Mes amours sont retrouvés !*

Le conte de la belle barbière

Il y avait une fois, dans un temps, à Paris, une belle barbière. Si belle que d'elle il s'est parlé aux quatre coins du monde. Et elle faisait la barbe par amours.

Un jour, trois soldats de la marine sont venus pour lui parler : « Adieu, bonjour, belle barbière ! La barbe, me la feriez-vous ? »

— Montez, messieurs, dedans la chambre. Je vais préparer les rasoirs, le plat à barbe, la savonnette, les serviettes, le linge blanc.

Le plus jeune des trois s'assoit, se met aux mains de la belle ; sa jolie barbe elle lui faisait. Et tandis que la belle le savonne, il soupire. Et tandis qu'elle le rase, il change de couleur. La couleur, par trois fois, lui change sur la joue.

« Monsieur, si mes rasoirs vous blessent, pourquoi ne le dites vous pas ?

— Ce ne sont pas vos rasoirs, la belle : ce sont vos tendres amitiés.

— Monsieur, de mes amitiés, ne parlez si hardiment. Mes amitiés sont loin d'ici.

— Hélas, c'est bien cela, la belle ; c'est bien parce qu'à cela je songe...

— Mes amitiés voguent sur la mer, sergent de marine comme vous, sergent au régiment d'amour. Sur un bâtiment de la flotte, elles font la guerre aux Anglais.

— Hélas, la belle, dans les combats, votre ami peut prendre dommage.

— Il est sur la *Belle-Espérance*, c'est le plus beau navire du royaume : les cordages y sont de soie rouge, les voiles y sont de toile blanche, et le marinier qui le gouverne est habillé de vert velours.

— Hélas, la belle, qui est à la guerre court bien fortune de la vie.

— Mais s'il est à la guerre encore, j'espère le voir bientôt rentrer.

— Hélas, pleurez, pleurez, la belle ! Votre ami est mort au combat. Je vous rapporte sa cocarde, vos cheveux tressés, son anneau d'or. Votre ami, le sergent de marine, jamais vous ne le reverrez...

— Hélas, mon Dieu ! mon ami doux !

La belle a fait un cri, un grand coup elle s'est écriée. Elle est tombée sur le carreau de la chambre, tout de son long est tombée. Et elle ne s'est jamais plus relevée.

Dans Paris, il n'y a plus de barbière qui fasse la barbe par amours.

Le conte de la femme sur ses gardes

Il y avait une fois une femme, dans un village au bord des bois ; et elle n'avait pas de chance, la pauvre, en ses mariages.

Le premier, un garçon avec qui elle s'entendait bien, prit une pleurésie, fagotant en forêt, un jour d'arrière-saison que survint une grosse pluie. Il traîna trois mois et mourut.

Elle le pleura bien, car il était tout bon, tout brave, et elle en prit un autre, de fort tempérament ; mais en manœuvrant un tronc d'arbre il se donna un effort, il se rompit la toile du ventre, il mourut au bout de trois semaines.

Elle le pleura bien, car il était vaillant et ne buvait pas trop.

Puis, elle prit un vieux garçon, bien honnête, bien tranquille, et tout allait. Mais un jour qu'elle était au marché, il s'amusait à faire cuire des champignons, il les mangea et trois jours après, il mourut.